

Les Cendres du Clan du Loup

Récit de la chute de Skjoldheim (Appelé maintenant Winterhills)

Chapitre I : Le Poids des Ancêtres

Le vent cinglait la forêt montagneuse alors que les cornes du soir retentissaient au-dessus du village de Skjoldheim, un hameau norse perdu sur la côte des Épées. Près de quatre cents âmes vivaient ici, entre collines et montagne, sous la protection du Clan du Loup Blanc. A l'extérieur du village, trônant au centre du cimetière sur le tertre de la tombe du fondateur, Harold « le rouge », l'arbre d'Yggdrasil dressait ses racines profondes, ses branches effleurant les cieux gris de Faerun. Ses feuilles vibraient doucement, comme si elles chantaient encore les promesses anciennes du monde. Les anciens racontaient qu'un lien mystique reliait l'arbre au coeur d'Hildegarde, la cité mythique dont les splendeurs étaient cachées dans la montagne derrière Skjoldheim.

Avant les tragédies et les batailles, la vie à Skjoldheim était douce, presque intemporelle. Le matin, les fumées des foyers s'élevaient lentement dans l'air froid tandis que les enfants couraient entre les maisons de bois en riant. Les femmes tissaient près des flammes, chantant des airs anciens, et les hommes s'entraînaient au combat, ou travaillaient le bois ou le fer en rythme, entre rires et gestes hérités de leurs pères. Aux repas, tout le village se réunissait sous la grande halle : on partageait le cerf chassé au matin, le pain noir, et l'hydromel clair, pendant que les anciens racontaient les exploits des temps passés. La camaraderie était naturelle, le lien communautaire profond. Ici, chacun avait sa place, chacun savait pour quoi il vivait : pour les siens, pour l'honneur, et pour la protection d'Hildegarde.

La foi des Norses de Skjoldheim était tissée de respect et de crainte. Ils croyaient que chaque naissance, chaque mort, chaque saison était guidée par les fils tissés par les Nornes. Lorsqu'un villageois mourait, on le veillait toute une nuit sous l'arbre d'Yggdrasil, entouré de torches et de chants. Au matin, on l'enterrait dans un tertre circulaire, une pierre runique posée à ses pieds, et l'on offrait du pain, du poisson, et quelques gouttes d'hydromel aux esprits. Les plus vaillants recevaient un bûcher funéraire, leurs cendres confiées au vent, pour que leur courage nourrisse les prochaines générations et que leurs esprits s'élèvent afin de rejoindre Tempus au Valhalla. Les vivants, eux, gravaient leur nom sur les pierres du souvenir, dans la grande halle, où nul ne devait jamais les oublier.

Ils avaient leurs fêtes aussi. À l'équinoxe d'hiver, tout le village s'illuminait de lanternes à huile, suspendues aux branches nues et aux toits des maisons. On racontait que c'était pour guider les âmes des ancêtres à travers la neige et les songes. Les chants montaient jusqu'aux étoiles, et les enfants, les visages barbouillés de miel, couraient de feu en feu. À la fête du Loup Blanc, les jeunes guerriers affrontaient la montagne enneigée, tandis que les anciens récitaient les mythes de Skoll et Hati, les

loups qui pourchassent la lune et le soleil. Ces célébrations n'étaient pas que festives, elles reliaient le peuple à leur passé, à leur magie, et à leur devoir envers Hildegarde.

Dans cette atmosphère innocemment joyeuse où chaque jour semblait aussi festif que le précédent, se jouait pourtant une trame sombre et inquiétante. Harold Haroldson, songeur, se tenait devant le tronc noueux de l'arbre d'Yggdrasil, la main posée sur l'écorce vivante, recherchant probablement conseil en prière auprès des anciens disparus depuis longtemps. Sa silhouette massive était drapée d'une cape de fourrure blanche, marquée du symbole runique du Loup. Il était connu pour son courage et sa force, mais ceux qui le connaissaient vraiment savaient que c'était un homme hanté par les attentes de son peuple.

— Nous avons vécu ici pendant des générations, protégeant Hildegarde, la cité perdue. Aucun marchand ni roi suderon ne nous forcera à plier le genou, dit-il d'une voix grave.

Derrière lui, Harold Seigfriedsson hochait la tête, son regard dur mais empli de respect pour son jarl. Guerrier émérite et bras droit du chef, il était aussi le père du jeune Torvik. Celui-ci jouait près d'un cercle de pierres, traçant des runes dans la terre humide avec un bâton.

— Mais sans la volva, sans ta sœur... nos rites sont brisés. L'arbre faiblit, mon jarl. On le voit. Même les enfants le sentent.

Le jarl serra les dents, le regard noir rivé sur les racines de l'arbre. Il n'était pas homme à montrer ses doutes, mais au fond de lui, la peur grandissait.

— Brunhilde a choisi l'amour d'un elfe à son sang. Qu'elle soit bénie ou damnée. Nous n'avons plus le luxe d'attendre. Il est temps d'accéder aux secrets de Hildegarde. Par tous les moyens.

Seigfriedsson hésita. Il regarda son fils, puis l'arbre.

— Et si les esprits ne le veulent pas ?

Harold tourna les talons sans répondre. Derrière lui, le vent portait des murmures.

*

Ce soir-là, le jarl quitta discrètement le village, dissimulant son départ même à Seigfriedsson. Drapé de sa cape, il descendit le sentier escarpé menant au pied de la montagne, jusqu'à une ouverture dissimulée derrière un contrefort rocheux où coulait une petite chute d'eau qui nourrissait un petit étang. Une grotte ancienne, connue de peu d'hommes, dont l'entrée ne pouvait être franchie que grâce à un médaillon d'argent noirci, bordé de runes norstes et de symboles elfiques, qu'il portait toujours autour du cou.

Tandis qu'il avançait dans la galerie étroite, les torches s'allumaient magiquement à son passage, révélant des symboles anciens gravés dans la roche, des runes qu'il ne comprenait qu'en partie.

Ses pensées dérivèrent vers ce jour : la neige, la halle silencieuse, son père, allongé sur la pierre, le souffle déjà presque parti. D'une main tremblante, Harold dit « le Juste » lui avait passé le médaillon au cou. Il le lui avait confié, en silence, sans en expliquer l'usage. Arnhilde, la vieille volva, lui avait expliqué de le porter, sans jamais l'exposer. Elle avait promis qu'en temps et lieu, elle lui révélerait son pouvoir. Mais Harold savait déjà depuis longtemps comment utiliser l'artefact. Enfant espiègle, il avait

plus d'une fois suivi son père la nuit venue, alors que celui-ci se faufilait subrepticement dans la grotte. Il avait tant de fois tenté vainement d'ouvrir la pierre qui scellait l'entrée de la grotte.

La galerie, bardée de piège magiques que le médaillon permettait de traverser sans problème, débouchait sur un escalier taillé dans la pierre vive. Il le gravit jusqu'à une porte circulaire marquée du sceau du Loup Blanc. Le médaillon, inséré au centre, déclencha un mécanisme. Hildegarde s'ouvrit devant lui.

La cité n'était pas morte. Elle dormait.

Derrière cette porte, Harold s'étonnait chaque fois de découvrir un paysage irréel. Hildegarde n'était pas simplement bâtie dans la montagne : elle se trouvait sur un autre plan, dissimulé derrière le portail. Il émergea dans une vallée immense, ceinte par des remparts naturels de roche, mais ouverte sur un ciel paisible et baigné d'une lumière douce, comme un éternel printemps. Une grande colline s'élevait au cœur de cette clairière miraculeuse, entourée de plaines verdoyantes, de petites forêts touffues, et de plans d'eaux limpides qui reflétaient les cimes lointaines.

La cité d'Hildegarde trônait sur la colline, tel une reine, et surplombait toute la vallée. Autour de l'ensemble, une muraille circulaire, presque organique, scellait la cité. Une seule ouverture au sud, marquée de glyphes anciens, permettait d'y entrer ou d'en sortir.

La porte, par laquelle il était arrivé, semblait avoir disparu derrière lui, comme si le lieu avait refermé ses bras sur lui. De la porte au portail de la cité, il avait marché une distance qui, à chaque fois, lui semblait interminable. Il parvint finalement à atteindre le portail sud de la cité. A l'extérieur de la muraille, une petite maison se trouvait là, probablement pour accueillir autrefois les gardiens du portail.

Les murailles étaient construites en pierre blanche veinée de bleu, et sa structure circulaire épousait les courbes naturelles du paysage. Une fois traversé le portail sud, la cité s'étendait devant les yeux du jarl. Le chemin se scindait en trois voies principales dans un axe nord-sud.

A l'ouest, de chaque côté le long de l'avenue, on retrouvait de grandes halles aux toits d'ardoise sombre, décorées de symboles et de bannières anciennes. Les dix d'entre elles portaient des marques runiques, représentant les dix clans originels qui avaient jadis veillé sur ce lieu sacré. Le silence y régnait, mais il n'était pas vide : c'était une paix vivante, dense, pleine de mémoire.

Au centre, plusieurs maisons en ruines parsemaient la grande allée, qui devait autrefois être animée et pleine de vie. Au bout de cette grande avenue, se dressait un grand bâtiment sur lequel était orné d'un grand symbole représentant un grand arbre. Ce bâtiment semblait être réservé au culte des anciens et transpirait la magie des volvas.

A l'est, encore des bâtiments en ruines, une place qui semblait avoir accueilli autrefois un marché. Au bout de cette large avenue, la forteresse des Aesirs. Elle semblait vivante, comme si la montagne elle-même l'avait engendrée. L'entrée de la forteresse, inaccessible sans le médaillon, était ornée d'un arc monumental couvert de runes, qui luisaient doucement à l'approche du jarl. Il savait que c'était là que se trouvait le véritable savoir, les artefacts, et peut-être, les réponses.

Harold entra dans la forteresse, toujours à l'aide du médaillon.

La forteresse était constituée d'une grande enceinte avec un double portail au sud bordé de deux tour de garde. Une fois traversé le deuxième portail, on pouvait y voir les bâtiments à l'intérieur des murs. Couvrant tout l'est du dispositif s'élevait le grand donjon principal. Au nord, on voyait des bâtiments secondaires. À l'ouest se trouvait trois tours de garde. Toute la forteresse était constituée comme si elle était fait d'un seul tenant en pierre. Au centre de la cour central se trouvait une petite tour en pierre noir qui semble étrangère à la forteresse. C'est là où apparaissait le sanctuaire des Aesirs. Elle renfermait les artefacts des dieux anciens. Au fond de ce donjon, caché aux yeux des non initiés, dormait le puit de Mimir, puissant artefact de l'ancien monde, ou du moins sa réplique en Faerune. Harold se dirigea vers la tour.

Dans les couloirs poussiéreux aux murs recouverts de fresques, Harold avança jusqu'à une salle ronde contenant une bibliothèque oubliée. Il consulta des livres reliés de cuir sec, des parchemins couverts de glyphes. Aucun n'apportait de réponse au jarl.

Jusqu'à ce qu'il trouve un parchemin plus ancien que les autres. Il tendit la main vers le rouleau de papier et referma lentement les doigts sur celui-ci. Au contact de ses doigts sur le parchemin, il sentit une douce pulsation. Le papier semblait respirer dans sa main. Il l'ouvrit, lentement avec précaution.

Le récit racontait l'histoire d'un ancien protecteur d'Hildegarde, un homme qui, face à une menace venue des cieux, avait réussi à chasser ceux-ci à l'aide d'un puissant et ancien glyphe druidique pouvant être crée à l'aide d'un médaillon.

Le jarl dévora les lignes. Il sentait la tension grimper en lui, un mélange d'euphorie et d'appréhension.

Mais bientôt, un mal de tête terrible le saisit. Une rune sur la page s'illumina brièvement d'un éclat doré, et la douleur fusa dans son crâne comme une lame. Il tenta de lire encore, mais les lettres se brouillaient, se tordaient, comme si elles fuyaient son regard ou se défendaient contre lui.

Il roula le parchemin brusquement, le souffle court, les tempes martelées. Quelque chose, ou quelqu'un, ne voulait pas qu'il en sache plus.

Il resta assis dans le silence et le regard fixé sur les fresques murales, où un homme debout entre deux loups semblait le fixer en retour.

*

Lorsque le jarl revint d'Hildegarde, son silence en disait long. Il avait franchi une porte interdite, et bien que nul ne le sût encore, quelque chose en lui avait changé. Pourtant, son regard était plus sombre, ses mots plus tranchants, et ses décisions, plus pressées.

Ce changement fut d'abord perçu comme une forme de résolution. Mais dans l'ombre, les anciens sentaient que quelque chose avait été réveillé.

Ce fut peu après ce retour que le jarl convoqua le conseil des anciens sous la halle du souvenir. Autour de lui, les visages familiers semblaient inquiets, et le vieux scalde Eiriksen, doyen des voix, prit la parole le premier.

— Mon jarl, les saisons changent, et les voix des pierres murmurent l'agitation. Le serment sacré de protection d'Hildegarde doit être renouvelé sans attendre. Et sans la volva, nous sommes vulnérables aux déséquilibres.

Harold les écouta sans mot dire, son regard plongé dans les flammes du grand brasero. Puis il se leva.

— Le sang qui liait le serment a fui avec Brunhilde. Mais ce que j'ai vu dans la montagne m'a ouvert d'autres chemins. Des voies plus anciennes. Plus puissantes.

Un murmure parcourut l'assemblée. Arvid le Sage, gardien des chroniques, fronça les sourcils.

— Ce sont des voies interdites, mon jarl. Même dans les légendes, elles n'ont jamais été suivies sans un lourd tribut.

Le jarl ferma les poings et se permit de les laisser retomber violemment sur la table.

— Je n'ai pas l'intention de laisser Skjoldheim s'éteindre pour une fidélité aveugle à des équilibres qui vacillent.

Il quitta la halle sans attendre de réponse. Derrière lui, les flammes dansèrent comme sous un souffle invisible. Et cette nuit-là, l'arbre d'Yggdrasil perdit sept feuilles ...

Chapitre II : Le Serment Brisé

Les bois de High Forests s'étendaient à perte de vue, couverts d'une brume persistante que même le soleil de Faerun avait du mal à percer. C'était là que Brunhilde Haroldthir avait trouvé refuge. Vêtue d'une cape de lin brun, maculée de pollen et de terre, ses pieds, nus et éraflés, foulant la mousse épaisse comme une promesse d'oubli, l'avait menée loin de Skjoldheim ces dernières années, s'enfonçant toujours plus profondément vers les forêts elfes. Puis, ils s'étaient installés loin de tout.

Leur quotidien dans la forêt était fort simple, mais empreint d'une paix rare. Chaque matin, Verthal, l'elfe à la chevelure pâle et argentée comme la lune, se promenait avec cette grâce étrange que même les racines glissantes ne pouvaient troubler, afin de cueillir des champignons argentés qu'il faisait griller sur des pierres chaudes, pendant que Brunhilde récoltait des plantes médicinales et des herbes sacrées sous la brume toujours aussi épaisse. Ils dormaient dans une cabane de branches tressées qu'ils avaient construite au pied d'un vieux chêne, à l'abri du vent. Verthal sculptait le bois pendant qu'elle inscrivait des runes dans la terre pour lire les signes du jour. Le soir venu, ils partageaient leurs maigres repas sous les étoiles, au son des grillons et des chants des elfes qui montaient parfois du cœur de la forêt. Brunhilde, pour la première fois, vivait sans la pression des responsabilités sacrées. Elle riait plus souvent, ses gestes devenaient légers, et dans les silences entre deux phrases, il n'y avait plus d'attente, seulement du repos.

Cependant, cette dernière nuit avait été plus agitée que de coutume. La volva s'était redressée en sursaut, haletante, le front couvert de sueur glacée. Verthal ouvrit les yeux aussitôt.

— Brunhilde ? Que s'est-il passé ?

Elle resta un instant sans voix, les mains crispées contre sa poitrine.

— Je... j'ai vu Skjoldheim. Mais ce n'était plus notre village. Il était noyé dans une mer de flammes. L'arbre... l'arbre d'Yggdrasil hurlait. Pas de voix... juste ce cri... Ce cri comme un cœur qui se déchire.

Verthal s'assit, attentif.

La volva poursuivit.

— Je les entends encore.

— Qui ?

— Les voix. Celles des esprits. Celles de mes ancêtres. Mon frère...

Elle inspira profondément.

Verthal s'interrogea.

— Était-ce une vision ?

— Je ne sais pas. Peut-être un avertissement. Peut-être un souvenir de l'avenir... Les toits étaient effondrés. Des silhouettes armées d'épées brillantes... des boucliers marqués du heaume de Helm... et

au milieu, mon frère. Seul. Le visage couvert de sang, tenant quelque chose dans ses mains... quelque chose qui brûlait.

Elle se pencha en avant, le souffle court.

— C'est plus qu'un pressentiment. Quelque chose approche. Quelque chose d'irréversible. Je dois y retourner, Verthal. J'étais censée être leur voix. Je suis née pour veiller sur l'arbre et guider les rêves. Et je les ai abandonnés. Mon père, mon frère, je les ai tous trahis. Cette trahison pèse encore plus depuis la mort de mon père.

Verthal posa doucement sa main sur son bras. Il hésita, puis dit :

— Ce n'est pas une trahison de suivre son cœur. Tu n'as fait que refuser une chaîne imposée.

— Peut-être. Mais dans mon monde, le sang parle plus fort que le cœur.

Pendant un instant, le silence s'étira entre eux, tendu comme une corde entre deux cœurs séparés par les traditions.

— Et toi ? demanda-t-elle. Seras-tu prêt à me suivre si je dois rentrer ? Si je deviens de nouveau celle que j'étais censée être ?

Verthal sourit, mais ce fut un sourire triste.

— Ce que j'aime en toi, c'est cette tension. Cette force mêlée de doute. Où que tu ailles, je n'aimerai jamais autre chose. Même si ton chemin s'éloigne du mien.

Elle posa sa tête contre son épaule.

— Alors marchons ensemble, tant que le destin nous le permet.

Et à la lisière de la nuit, ils ne parlèrent plus. Mais la promesse silencieuse tissa entre eux un lien plus ancien que les serments et plus fort que le sang.

Ensemble, ils se préparèrent à repartir vers l'ouest, vers les terres où les tambours de guerre commençaient déjà à résonner sous la pierre.

*

À l'aube, ils n'avaient rien d'autre que leurs capes, une besace de provisions, et la certitude d'avoir attendu assez. Verthal éteignit leur feu avec de l'eau de source, tandis que Brunhilde enveloppait ses herbes dans du lin. Un dernier regard à leur cabane, puis ils partirent en silence.

La forêt s'éveillait lentement. Les oiseaux ne chantaient pas. Le vent semblait les accompagner, effleurant les troncs avec prudence. Brunhilde serrait le médaillon de sa famille dans sa paume, comme pour y puiser du courage. Verthal, le visage fermé, gardait une main proche de son arc.

— C'est étrange, murmura-t-elle après une heure de marche, j'ai l'impression que la forêt elle-même nous presse d'avancer.

— Elle sait, répondit Verthal. Les vieux bois écoutent ce que les hommes refusent d'entendre.

Ils continuèrent leur marche, jusqu'à atteindre une clairière où une petite source chantait parmi les pierres. Brunhilde s'y accroupit et se lava les mains. L'eau était glaciale, mais claire. Elle y vit son reflet : un visage fatigué, mais pas brisé. Pas encore.

— Je sens que quelque chose de terrible se prépare, dit-elle enfin. L'arbre d'Yggdrasil pleure. Même ici, loin de lui, je le sens.

Verthal s'assit à côté d'elle.

— Tu crois que ton frère va faire ce que vous avez juré d'éviter ?

Brunhilde ferma les yeux.

— Il est trop orgueilleux. Et trop seul. Depuis que notre père est mort, il a porté tout le fardeau du clan. Et le connaissant, il pourrait être prêt à briser le serment pour sauver ceux qu'il aime. Mon seul regret maintenant c'est de ne pas avoir complété ma formation de volva. Peut-être que j'étais trop jeune à seize ans pour prendre la décision que j'ai prise, mais je dois en subir les conséquences. Je doute maintenant que je puisse être en mesure d'aider vraiment mon frère. Mais je ne peux me résoudre à l'abandonner seul.

Verthal la toisa du regard.

— Tu sais que tu étais considérée comme le plus puissant prospect dans les cercles druidiques que d'aucun n'ait vu de son vivant depuis des années dans la région ? Je ne vois pas comment tu ne pourrais être utile.

Elle releva la tête. Ses yeux brillaient d'une détermination nouvelle.

— On doit continuer. Avant qu'il ne soit trop tard.

Verthal ne répondit pas, se contentant d'un hochement de tête.

Ils avancèrent plus vite.

Le silence de la forêt n'était plus paisible. Il attendait.

*

Alors qu'ils s'approchaient du dernier col menant aux contreforts des montagnes du nord, une bande de maraudeurs émergea des fourrés. C'étaient des pillards venus du sud, sans bannière ni honneur, armés de lames recourbées et d'intentions meurtrières. Leurs visages étaient masqués de peinture noire, et leur chef, une femme à l'œil borgne, leva sa hache en ricanant.

— Deux voyageurs ? Vous ne repartirez pas.

Brunhilde se redressa lentement, ses yeux s'embrasant d'une lueur bleue surnaturelle. Verthal ne bougea pas, mais ses doigts effleurèrent la corde de son arc, invoquant silencieusement une aura argentée.

Le combat éclata dans un éclair de lumière. Verthal tira ses flèches enchantées avec une précision inhumaine, chaque trait frappant un point vital, désarmant ou repoussant les assaillants. Brunhilde, quant à elle, invoqua les vents anciens : une bourrasque d'énergie runique balaya trois ennemis d'un

seul geste. Elle murmurait des incantations en vieux norrois, et des racines jaillissaient du sol pour enserrer les jambes des pillards.

Un guerrier surgit derrière Verthal, mais Brunhilde claqua des doigts, et une barrière de lumière le projeta en arrière. Lui, en réponse, invoqua une pluie de flèches spectrales qui percèrent l'ombre comme la lumière perfore la brume.

Ils combattaient comme s'ils partageaient une pensée. Aucun mot. Aucune hésitation. Quand l'un attaquait, l'autre protégeait. Quand l'un chutait, l'autre le relevait déjà.

La dernière flèche de Verthal transperça la gorge de la chef ennemie. Celle-ci s'effondra dans un râle, le regard surpris figé sur Brunhilde.

Le silence retomba, brutal. Le sol était jonché de corps et d'armes.

Brunhilde posa un genou à terre, haletante.

— Ce n'étaient pas des bandits ordinaires...

Verthal s'approcha, sa main effleurant la rune gravée sur son carquois.

— Non. Ils portaient des traces d'enchantement. Quelqu'un les a envoyés. Quelqu'un sait que nous revenons.

Ils échangèrent un regard grave, puis se remirent en marche.

Chapitre III : Le Sang et la Pierre

Les premières neiges couvraient les hauteurs de la vallée, alors que Brunhilde, les yeux levés vers les crêtes familières, sentit un frisson parcourir son échine. Un souffle ancien s'éleva dans sa mémoire : les chants d'enfance, les rires dans la grande halle, les courses dans la neige avec Erik et Gunhar, les bras rassurants de sa mère, le regard sombre et réprobateur de son père lorsqu'elle avait quitté le village à seize ans. Verthal, silencieux à ses côtés, posa brièvement une main sur son épaule. Aucun mot n'était nécessaire. À chaque pas, ils approchaient d'un lieu qui n'était pas seulement une terre à défendre, mais un foyer à retrouver. Leurs cœurs battaient au rythme d'un passé qui refusait de mourir. quand Brunhilde et Verthal aperçurent enfin les contours familiers des pics qui surplombaient Skjoldheim. Le vent était plus froid ici, plus tranchant, comme si la montagne elle-même voulait les avertir de ce qui les attendait.

Au loin, la silhouette de l'arbre d'Yggdrasil se dessinait, mais son feuillage avait noirci, ses branches semblaient flétries. Un mauvais pressentiment s'installa dans la gorge de Brunhilde. Elle n'avait jamais vu l'arbre aussi silencieux.

— Il est malade, dit-elle d'un souffle. Il me parle à peine.

Ils descendirent le sentier rocailleux, longeant les falaises jusqu'à la passe du nord. Là, une odeur métallique leur parvint. De la fumée. Du sang. Le bruit sourd de tambours lointains battait sous la pierre, résonnant dans le ventre même de la montagne.

Verthal s'arrêta. Il banda lentement son arc.

— Quelqu'un approche.

Ils se cachèrent derrière un rocher moussu, juste à temps pour voir un petit groupe de cavaliers descendre à vive allure en direction du village. Leurs armures étaient claires, frappées du symbole de Helm. Paladins. Et à leurs côtés, des hommes sans écusson, vêtus de cuir noir et d'armes rouillées : des mercenaires.

Brunhilde ferma les yeux un instant.

— C'est trop tôt. Ils sont déjà là.

Verthal posa une main sur son épaule.

— Nous ne sommes pas encore battus.

Elle rouvrit les yeux. Le regard de la volva avait changé. Elle n'était plus celle qui fuyait. Elle était celle qui revenait.

— Il faut prévenir mon frère.

*

Au village de Skjoldheim, les rites anciens n'étaient plus célébrés. Les tambours de la Volva ne battaient plus. Les anciens ne chantaient plus autour de l'arbre sacré.

Harold Haroldson se tenait dans la salle du conseil, les mains posées sur la table runique, à la manière de ce premier soir où il avait tenté d'écouter l'arbre. Là-bas, sous Yggdrasil, il avait cherché une réponse dans le silence. Même les âmes des anciens restaient silencieuses. Ici, il ne trouvait que des échos de ses propres doutes, devant la table de pierre gravée des symboles runiques. Il y avait convoqué ses plus proches, parmi lesquels Seigfried, son bras droit, et quelques anciens chefs de famille.

— L'énergie de l'arbre faiblit. Je le sens. Je le vois. Ce que nous avons protégé durant des siècles nous échappe.

Une vieille femme, Ingrid Gislidothir, l'une des gardiennes de la sagesse du village, leva les yeux de sous son capuchon.

— Et tu crois que déterrer les pierres de Hildegarde sans les bénédictions des esprits nous sauvera ? Les raccourcis mènent rarement à la sagesse.

Harold frappa du poing sur la table.

— J'ai perdu ma sœur, notre volva. J'ai perdu l'attente des dieux. Et je perds maintenant mon peuple ! Je n'attendrai plus.

Seigfriedsson se leva lentement.

— Tu n'as pas perdu ton peuple, Harold. Mais tu es en train de le condamner. Le pouvoir de Hildegarde n'est pas à manipuler. Il doit être mérité.

Harold s'approcha de lui.

— Et comment comptes-tu le mériter, Seigfriedsson ? Avec des prières ? Des chants de pleine lune ? Les enfants meurent de fièvre. Le commerce est mort. Le blé pourrit sur pied. Nous sommes seuls.

Il y eut un silence lourd. Puis, un jeune homme entra en trombe : un messager. Il était haletant, couvert de boue.

— Des compagnies du sud... des troupes de Helm. Ils se rassemblent. Près de la rivière. Ils parlent de purification.

Harold gronda.

— Alors ils viennent. Ils veulent notre terre. Notre magie.

Le bras droit du jarl ferma les yeux.

— Ils veulent la paix du commerce. Nous avons refusé leur langage trop longtemps. Nous avons ignoré leurs missives, leurs routes. Et voilà le prix.

Harold hocha lentement la tête.

— Alors je préfère mourir debout. Mais je n'ouvrirai pas Hildegarde à ces chiens.

Il sortit en claquant la porte, le regard déjà tourné vers les montagnes. Harold marcha droit vers sa demeure, les poings serrés, le souffle court. La nuit était noire, mais ses pensées l'étaient plus encore.

Lorsqu'il franchit le seuil, il referma la porte sans un mot. Dans le silence de cette sombre nuit, il s'affala sur une chaise et médita sur les événements des derniers jours. Alors qu'il calmait son esprit en éliminant une à une les commentaires et récriminations de son peuple, en y trouvant des réponses logiques ou des explications sensées afin de les apaiser, il tomba dans une semie transe qu'il n'avait pas connu jusqu'alors. Le vent bruissait un murmure que seul son esprit percevait. Puis sans prévenir, un flash, le glyphe qu'il avait vu sur le parchemin dans la cité ancienne. Il apparaissait là, clairement. Une série de symboles concentriques. L'un d'eux, en forme de croissant inversé surmonté d'un point, pulsait d'une lumière sourde. Il ne comprenait pas son sens exact, mais ses doigts se posèrent presque malgré lui sur le glyphe qui semblait être réel dans l'air.

La douleur fut immédiate. Une lame ardente dans le crâne. Sa vue se brouilla, ses tempes martelèrent. Il chuta à genoux, une main agrippée à la table, l'autre dans le vide, toujours posée sur le glyphe que lui seul voyait. Des voix hurlaient dans sa tête, ni humaines, ni claires, mais anciennes, brisées, multiples.

Il retira la main de ce qui lui semblait être physiquement le glyphe, qui immédiatement, cessa de briller.

Haletant, en sueur, Harold fixa longuement le symbole qui s'était imprimé dans son esprit comme une brûlure. Il ne savait pas encore ce qu'il en ferait. Mais il le connaissait maintenant. Il le portait en lui.

Un craquement léger. Des pas sur le plancher. Il releva brusquement la tête

— Sigrid.

Elle approchait.

En un éclair, il se redressa, tentant rapidement de reprendre ses esprits.

Elle entra dans la pièce, en robe de laine, les traits tirés par la veille et l'inquiétude. Son regard se posa sur lui, l'air épuisé.

— Tu es encore debout ? murmura-t-elle doucement.

Il hocha la tête, incapable de parler.

Elle s'approcha sans bruit, posa une main tiède sur sa nuque, puis glissa ses doigts dans ses cheveux avec lenteur. Ce simple geste, anodin en apparence, éteignit les dernières secousses de douleur dans son crâne.

— Viens, dit-elle. Repose-toi. Demain... demain viendra vite.

Il se laissa faire. Pour quelques minutes, il n'était plus jarl. Juste un homme assis sous le poids du destin, soutenu par une main aimante dans l'obscurité.

*

Brunhilde et Verthal prirent les sentiers oubliés, serpentant à travers les collines, évitant les patrouilles. En traversant un petit replat envahi de ronces, ils tombèrent sur un vieux chêne noueux, dont les branches nues s'étiraient vers le ciel gris. Un corbeau noir y était perché, immobile.

Brunhilde s'arrêta net. Son regard se fixa sur l'animal, et son visage se figea. Le vent sembla disparaître. Le corbeau ne bougea pas. Il les observait, comme s'il jugeait leurs âmes. Pendant une seconde, Brunhilde crut entendre un murmure. Une voix familière, qui ne parlait ni par la bouche, ni par l'oreille.

C'était lui. Aegia son ancien mentor. L'esprit-guide, qui avait flairé le potentiel certain de Brunhilde, avait veillé sur la formation de la volva et secrètement lui enseignait ce que les volvas « ordinaires » ne pouvaient pas. Il n'avait pas hésité à lui faire connaître sa grande déception.

Mais elle détourna les yeux. Elle ne dit rien à Verthal. Elle reprit sa marche en silence, les lèvres serrées, le cœur plus lourd.

À mesure qu'ils approchaient de Skjoldheim, les signes de la tension grandissaient : des feux abandonnés, des postes de garde vides, et le silence. Trop de silence.

Au crépuscule, ils aperçurent les palissades du village.

Et la bannière du Clan du Loup Blanc... à moitié déchirée.

Ils franchirent la lisière du bois, glissant comme deux ombres jusqu'aux premières maisons. Le village paraissait désert, mais une tension sourde y régnait, palpable, comme si les murs eux-mêmes retenaient leur souffle. Puis, des bruits de pas. Des voix. Des silhouettes surgissant de la pénombre, lames au poing.

— Qui va là ? cria un jeune guerrier, l'arme tremblante.

Brunhilde écarta sa capuche. Les torches éclairèrent son visage fatigué.

— La volva est de retour.

Un murmure parcourut les hommes. Le plus âgé d'entre eux, un vétéran à la barbe grise, recula d'un pas, le visage figé par la stupeur.

— Par les anciens... Brunhilde...

Elle n'eut pas le temps de répondre. Une porte s'ouvrit plus loin, et une voix familière gronda.

— Écartez-vous.

Harold sortit de la halle. Il était plus amaigri, le regard creusé par la fatigue, le poids du commandement accroché à ses épaules comme une armure invisible. En voyant sa sœur, il s'arrêta net. Aucun mot. Juste ce silence lourd entre frère et sœur séparés par des choix irréconciliables.

— Tu reviens maintenant ?

Sa voix était basse, rauque, mais non sans blessure.

— J'ai vu. Ce qui vient. Ce que tu t'apprêtes à faire.

Le jarl avança lentement. Ses yeux se posèrent sur Verthal. La tension monta d'un cran. Certains soldats resserrèrent leur prise sur leurs haches.

— Et tu n'es pas seule.

Brunhilde leva une main.

— Il est avec moi. Il a combattu pour moi. Il combattra pour Skjoldheim, s'il le faut.

Harold fixa Verthal encore un instant, puis détourna le regard. Son visage s'adoucit un instant, puis redevint de pierre.

— Suis-moi. Il reste peu de temps. Et encore moins de réponses.

Ils entrèrent tous trois dans la halle, sous les regards incrédules des gardes. La flamme centrale y brûlait faiblement. Autour d'eux, les ombres des ancêtres gravés dans la pierre semblaient se pencher pour écouter.

Et pour la première fois depuis des lunes, le destin de Skjoldheim allait s'écrire à trois voix.

*

Dans l'ombre tiède de la halle, les pas de Harold résonnaient entre les colonnes. Il tourna lentement autour du feu sacré, les bras croisés, le regard rivé sur les flammes qui vacillaient.

— Tu es partie sans prévenir. Tu m'as laissé seul. Et voilà que tu reviens... avec un elfe.

Brunhilde soutint son regard sans ciller.

— Tu n'étais pas seul. Tu avais Hildegarde. Tu avais les anciens. Tu avais Seigfriedsson. Mais tu as choisi de les ignorer.

— J'ai fait ce qu'il fallait, gronda-t-il. Le peuple avait besoin d'un guide, pas d'une prêtresse absente, perdue dans les bois à courir l'amour.

Verthal se tendit, mais Brunhilde leva une main pour l'apaiser. Elle s'approcha du feu.

— Et toi, qu'as-tu vu là-bas ?

Harold resta un moment silencieux, ses yeux perdus dans les flammes vacillantes du brasero. Puis il parla d'une voix plus grave que d'habitude, comme si chaque mot pesait.

— J'ai vu des visions que je ne comprends pas entièrement. Des fresques qui bougeaient sous la pierre. Des voix qui ne parlaient pas, mais qui hurlaient dans mon esprit. Et un nom... qui revenait. Sans cesse. Aegia. Le gardien oublié. Et cette présence, dans les ombres... elle me regarde encore, même à présent. Elle ne veut pas que nous réveillions ce qui dort.

Il passa une main sur son visage fatigué.

— Mais c'est trop tard. Je l'ai vu. L'arbre... il n'est plus au centre. C'est Hildegarde qui l'est devenue. Et elle réclame un prix. ? Qu'as-tu libéré dans la montagne ?

Le silence s'épaissit. Harold ouvrit la bouche, mais aucun mot ne vint.

— Je l'ai senti, reprit-elle. Quelque chose a changé dans l'air, dans la terre même. Ce n'est pas que l'arbre qui faiblit. C'est tout l'équilibre. Tu as perturbé quelque chose que tu ne comprends pas.

Harold détourna les yeux.

— Le livre... parlait d'artefacts, de pouvoirs anciens. D'un protecteur. Il m'a montré une voie. Peut-être pas la bonne, mais une voie. C'est tout ce que j'avais.

— Et tu penses que tu peux t'improviser gardien d'Hildegarde ? Comme si les forces à l'œuvre étaient à ta portée ?

Verthal prit enfin la parole, sa voix calme mais tranchante comme la lame d'une feuille.

— Vous n'êtes plus un jarl. Vous êtes devenu un homme hanté. Ce pouvoir n'est pas un remède. C'est un poison, Harold.

Le chef se redressa, furieux. Mais les mots moururent sur ses lèvres.

Puis Seigfried entra sans frapper.

— Des éclaireurs ont repéré une avant-garde helmite à moins d'une lieue. Ils dressent des palissades. Ils n'attendent plus l'aube.

Harold ferma les yeux. Il inspira profondément.

— Très bien.

Il se tourna vers sa sœur.

— Tu veux m'arrêter ? Alors reste et aide-moi. Je ne suis peut-être pas celui qu'il faut. Mais je suis tout ce qu'il reste.

Brunhilde hocha lentement la tête.

— Alors préparons-nous. Pour Skjoldheim. Pour l'arbre.

Verthal ajouta :

— Et pour que l'histoire ne se répète pas.

Chapitre IV : Les Veilleurs de l'Ombre

La nuit était tombée sur Skjoldheim. Dans chaque maison encore debout, les bras se levaient, les lames étaient affûtées, et les enfants confiés aux caves profondes.

Harold, le jarl, dirigeait les préparatifs comme un général de pierre. Il fit dresser trois lignes de tranchées au sud, là où les éclaireurs avaient aperçu les paladins de Helm.

— « Pas de failles, pas d'angles morts. »

Il inspecta chaque palissade lui-même, testant les fixations.

— « Renforcez les jointures avec du fer, pas avec des prières. Si nous tombons, que ce soit debout. »

Puis il organisa un tour de garde par quarts d'heures, répartissant les guerriers les plus aguerris à chaque entrée du village.

— « Des yeux aux hauteurs, des cœurs au sol. Nous devons voir leurs torches avant qu'ils ne voient nos feux. »

Dans la halle, il déroula un vieux parchemin tactique hérité des anciens raids : un schéma de défense en arc de cercle, adapté aux terrains inégaux de Skjoldheim. Il fit aussi poster des guetteurs aux hauteurs : « Nous devons voir leurs torches avant qu'ils ne voient nos feux. »

Brunhilde, elle, travaillait avec une intensité mystique. Sous l'arbre, elle traça des cercles runiques dans la terre, y mêlant ses propres sang et cendre. Chaque rune évoquait un fragment ancien du pacte : protection, vision, élan. Elle avait rassemblé un cercle d'initiés, jeunes et anciens, à qui elle enseignait des chants perdus. Autour d'un autel de pierre réérigé, elle grava le Glyphe de l'Anneau : un lien sacré censé unir les volontés des défenseurs à la terre elle-même. Pendant qu'elle récitait les invocations, une brise étrange soufflait, presque chaude malgré la saison.

Ce soir-là, alors qu'elle traçait une rune plus ancienne que les autres, son regard fut attiré par un mouvement discret. Perché sur la branche dénudée d'un pin solitaire, un corbeau la fixait. Son plumage était d'un noir d'encre, et ses yeux brillaient comme deux braises figées. Un frisson parcourut l'échine de la volva. Elle le reconnut aussitôt. Aegia. Son ancien mentor spirituel. Le messenger entre les mondes. Celui qu'elle avait fui, tout comme elle avait fui son devoir.

Elle garda le silence, mais sa main trembla légèrement. Le corbeau ne croassa pas. Il observait. Jugeait. Peut-être pardonnait. Mais elle détourna le regard, consciente qu'il n'était là que pour lui rappeler que les esprits n'oublient jamais. Elle ne dit rien à Verthal. Son visage resta figé, plus pâle, mais son chant ne cessa pas. Elle grava la dernière rune avec une détermination renouvelée.

Verthal, de son côté, entraînait une escouade d'archers qu'il avait baptisés « les Silences ».

— « N'attendez pas mon ordre. Tirez dès que vous voyez un reflet. Le vent est notre allié, écoutez-le. »

Il leur montrait à se mouvoir sur les toits comme sur des branches, à tirer par réflexe sans fixer leur cible. Il corrigeait la posture d'un jeune archer.

— « Ne vise pas la cible. Ressens-la. Ton arc, c'est ton souffle. Si tu respirez juste, tu frapperas juste. »

Il utilisait des flèches enchantées qu'il avait lui-même gravées de runes elfiques.

Avant la tombée de la nuit, il leur parla une dernière fois :

— « Vous êtes les ombres de Skjoldheim. Que vos flèches soient les premiers mots de notre chant de guerre. » La nuit, il les disposait en embuscade dans les maisons abandonnées, sur les échafauds, dans les arbres eux-mêmes. À ses côtés, chaque archer devenait un spectre.

Harold Seigfriedsson et son père Seigfried travaillaient à la halle du souvenir. Ensemble, ils avaient rouvert un vieux tunnel de guerre creusé sous la forge, un passage oublié qui pouvait servir d'issue de secours... ou de piège. Seigfried, vieillissant mais encore robuste, aiguisa les anciennes haches du clan, celles utilisées par ses ancêtres. Il récitait des noms à voix basse en les polissant.

Seigfried, assis devant sa meule, parlait bas à son fils.

— « Chaque lame que j'affûte a connu la guerre. Tu vois celle-ci ? Ton arrière-grand-père l'a portée contre les ogres de Luskan. Elle a soif de justice, pas de vengeance. »

Harold Seigfriedsson serra une pièce d'armure entre ses doigts.

— « Et si nous n'étions pas assez, père ? »

Le vieil homme le fixa.

— « Alors meurs en sachant que tu as tenu ta ligne. Le reste appartient aux esprits. ».

Seigfriedsson, rengaillardi, partit diriger les jeunes recrues avec fermeté mais compassion. Il s'assura que les blessés aient un refuge, que les plus âgés soient protégés. Ensemble, père et fils symbolisaient la force inébranlable des racines.

Dans une maison voisine, des mères peignaient leurs enfants de cendres protectrices. Une femme, Freydis, dessinait soigneusement un cercle sur le front de son fils.

— Maman, pourquoi tu fais ça ? demanda l'enfant d'une voix douce.

— Pour que les esprits te reconnaissent et te protègent, répondit-elle, en retenant ses larmes. Pour qu'ils sachent que tu fais partie de notre lignée, et que tu ne sois jamais seul, même si moi je...

Elle s'interrompit, puis déposa un baiser sur son front.

— Tu reviendras vite ? murmura-t-il.

Elle sourit tristement.

— Si les dieux le veulent. Et si je ne reviens pas, souviens-toi de ton nom, de ta maison. Et surtout, n'oublie jamais l'arbre.

L'enfant hocha la tête, sérieux comme un vieux sage. Elle lui donna un petit galet gravé d'une rune.

— Tiens. C'est le signe de Torm. Il veille. Comme moi. Des torches se succédaient comme des étoiles filantes dans les ruelles. Le chant de Brunhilde se mêlait au sifflement des flèches de Verthal.

La nuit s'étira ainsi, rythmée par les préparatifs, les silences, les regards. Et quelque part, dans l'ombre, l'arbre frissonna.

Dans l'obscurité d'un poste de commandement camouflé, creusé dans les fondations d'une ancienne longère et tapissé de fourrures épaisses pour étouffer les sons, les quatre figures du destin de Skjoldheim s'étaient réunies. Une lanterne tremblante baignait la pièce d'une lumière ocre. Autour d'une table couverte de cartes et de symboles tactiques, Harold, Brunhilde, Verthal, et Seigfriedsson échangeaient leurs dernières paroles avant l'assaut.

— Le vent souffle du sud, dit Harold en fixant la carte. Si leurs éclaireurs approchent par la crête, ils seront ralentis par les congères.

— Ils tenteront de contourner par l'est, répondit Verthal. J'ai posté mes archers en hauteur. Ils ne verront que l'ombre et sentiront la flèche.

Brunhilde gardait le silence, les mains encore noircies de cendres. Elle observait la table, mais ses pensées étaient ailleurs, entre les runes, entre les souffles d'Aegia. Elle se contenta d'hocher la tête lentement.

— Mes glyphes sont prêts. Qu'ils posent le pied sur cette terre, et la terre leur répondra.

Seigfriedsson ajouta, la voix posée : — Les tunnels sont prêts. S'ils enfoncent la ligne principale, on les prendra à revers.

Harold se redressa, et regarda chacun d'eux. — Alors nous sommes prêts. Pas pour la victoire, peut-être. Mais pour la dignité.

Le silence s'étira. Le vieux bois craqua au-dessus d'eux. Puis Verthal, d'un ton calme : — Quoi qu'il arrive, ce soir, qu'on se retrouve sous l'arbre.

Un hochement général. Puis chacun sortit, le cœur serré, mais les pas sûrs.

Dans la pénombre encore vivante de la nuit, Harold marcha lentement vers sa demeure. Il poussa la porte de bois sans bruit. Sa femme, Sigrid Trygvedothir, était éveillée, assise près du berceau d'Axerling. Le regard qu'elle lança à son époux en disait long : elle savait ce que l'aube allait apporter.

Harold s'approcha, s'agenouilla devant elle, puis tendit la main vers le bébé qui dormait paisiblement. À côté, Hedda tenait la main de son petit frère Bjork, et Erik, neuf ans, tentait de rassurer Gunhar, le plus âgé, en lui promettant de les défendre si besoin.

— Vous êtes ma lumière, dit Harold d'une voix rauque. Rien dans ce monde ne mérite plus que vous.

Sigrid posa une main sur la sienne.

— Reviens-moi. Peu importe ce que décident les dieux. Reviens-moi.

Il baissa la tête, puis embrassa ses enfants un à un, leur murmurant des mots que chacun d'eux garderait au fond du cœur toute leur vie.

— Mon sang coule en vous. Soyez forts. Soyez justes. Et n'oubliez jamais qui vous êtes.

Il resta quelques secondes à observer leurs visages endormis ou tendus, puis se redressa, le cœur plus lourd que jamais.

Le matin n'avait pas encore montré son visage que les premières cornes retentirent dans la vallée. Et sous le dernier ciel étoilé, alors que le vent retenait son souffle, Skjoldheim se tint debout, prêt à inscrire son nom une dernière fois dans la mémoire des dieux.

Chapitre V : Le Jugement de la Flamme

Le camp des Helmites s'étendait comme une balafre de fer et de feu sur la plaine sud, aux abords de la rivière gelée. Des étendards brodés du Heaume sacré claquaient dans le vent nocturne, veillant sur une armée venue non pour conquérir, mais pour purifier. Autour des braseros, les paladins récitaient des psaumes de guerre, entrechoquant leurs gantelets comme des cloches funèbres. Mais il n'y avait dans leurs chants ni grâce ni compassion — seulement la promesse froide de l'acier sanctifié.

Au centre du camp, le commandant sir Goderick Valmor, grand capitaine de l'Ordre du Heaume Aveugle, contemplait le flanc de la montagne depuis son siège de guerre — un trône de bois noirci qu'il faisait porter partout avec lui. Sa cape blanche battait comme une bannière sanglante au vent. Il avait les traits marqués par les campagnes, une barbe rasée de près et des yeux pâles, presque translucides, comme lavés de toute pitié.

— Ils s'accrochent à des mythes, gronda-t-il en examinant la carte gravée sur une plaque d'os. Des rites païens. Des symboles de bêtes. Ce n'est plus un village, c'est un nid d'hérésie.

Il tourna la tête vers un jeune chevalier à l'armure encore trop brillante pour avoir vu l'enfer d'un vrai siège.

— Demain, feu sur les maisons. Puis les enfants, puis l'arbre. Pas de prisonniers. Ces païens doivent être purifiés.

Un silence tomba. Même les braises semblèrent frémir. Le chevalier ne répondit pas tout de suite. Répondant au nom d' **Aedric Tormveil**, vingt-deux ans, le regard encore pur, le paladin novice tenait son casque contre sa poitrine. Il était venu du temple de Scornubel et avait été élevé dans des principes plus mesurés du culte. Il serra les mâchoires, baissa brièvement les yeux, puis osa :

— L'arbre, commandant... et les enfants... si je puis me permettre... Ce sont des civils. Helm veille sur l'ordre, pas la cruauté.

Valmor le toisa. Son regard n'exprimait ni colère ni mépris, seulement un calme glacial.

— Helm veille sur l'obéissance. Et l'obéissance est un mur, pas un miroir. Ce que tu vois dans ces flammes, ce n'est pas ton devoir. C'est ton doute.

Il se leva, imposant dans sa stature de jugement vivant.

— Ces terres sont corrompues. La purification ne choisit pas. Elle élève. Ou elle consume.

Aedric resta figé, les poings fermés. Il ne répondit rien. Mais dans son regard, une faille venait de s'ouvrir, fine, mais irréversible.

Plus loin, dans les tentes de commandement secondaire, les mercenaires engagés par les Helmites célébraient à leur manière : vin fort, viande crue, dés lancés sur des crânes, et rires rugueux. Aucun n'avait prêté serment aux dieux. Ils servaient l'or. Et là où la religion appelait à la guerre sainte, eux répondaient par la promesse du pillage.

Plus loin, les mercenaires riaient et buvaient. Parmi eux, Vark le Rouge, ancien bretteur de Baldur's Gate au regard brûlé par l'alcool et les cicatrices, s'était arrogé le droit de commander les hommes d'appoint. Il tenait entre ses doigts une boucle d'oreille volée, l'élevant à la lumière du feu.

— Demain, le jarl sera à genoux, et ses femmes sous nos bottes, ricana-t-il. Je veux la volva. La rumeur dit qu'elle peut voir le destin... Moi, je veux qu'elle voie le mien pendant que je la brise.

Rires gras.

À l'écart, Aedric observait. Il ne disait rien, mais ses traits étaient fermés. Tout en lui se tendait. Il n'avait pas signé pour ça. Il n'avait pas prêté serment pour s'allier à des bouchers.

Cette nuit-là, alors que le camp s'endormait lentement sous le ciel sans lune, Aedric sortit seul de sa tente. Il marcha entre les feux qui s'éteignaient un à un, évitant les regards, les chants de victoire prématurés, les rires des mercenaires déjà ivres. Il s'arrêta à la lisière du camp, face à la montagne. Là-bas, quelque part derrière ces pics, des hommes, des femmes, des enfants se préparaient à défendre leur foyer. Dans son cœur, la fissure grandissait. Une voix intérieure, semblable à celle des prières qu'il récitait enfant, murmurait : *la vraie foi ne crache pas sur les innocents*.

Il s'agenouilla dans la neige, planta son épée devant lui, et pria en silence.

— Helm, mon guide. Donne-moi la clarté. Si je dois frapper demain, que ce soit juste. Pas aveugle.

Un bruit léger dans la neige. Il se retourna. Une silhouette encapuchonnée le regardait : un ancien prêtre de Helm, le frère Caldris, que les autres évitaient tant sa ferveur s'était érodée avec le temps.

— Tu doutes, Aedric ? murmura-t-il.

— Je questionne, frère.

— Bon. Car ceux qui ne questionnent plus sont ceux qui deviennent les monstres qu'ils combattent.

Caldris posa une main sur son épaule.

— Demain, beaucoup tomberont. Mais ceux qui se souviendront de la pitié dans l'ombre du devoir... ce sont eux qui porteront la lumière. La foi est un sentier étroit, frère. Reste au centre.

Aedric hocha lentement la tête.

Il ne le savait pas encore, mais ces mots resteraient gravés en lui longtemps après que les chants de guerre se seraient tus.

*

À l'est, à l'orée de la forêt, un éclaireur helmite revint au pas de course. Il portait une flèche brisée dans le bras et des traces de rune brûlées sur son plastron.

— Commandant ! La forêt est animée. Ce ne sont pas des paysans. Ce sont des ombres. L'arbre lui-même semble nous suivre des yeux...

Valmor sourit, presque ravi.

— Excellent.

Il se retourna vers son état-major.

— Alors ils nous attendent. C'est bien. Qu'ils regardent l'épée tomber. Demain, Skjoldheim devient poussière. Et son souvenir, feu sacré.

Chapitre VI : Aube rouge sur Skjoldheim

Le froid était tranchant comme la hache d'un dieu ancien. La neige, figée dans son silence, attendait. Dans les tranchées de Skjoldheim, les visages étaient tendus, cendrés, figés entre la peur et la résolution.

Le premier cor appelait les vivants. Le second, les courageux. Le troisième, les condamnés.

Harold Haroldson sortit de la halle alors que l'aube peinait à percer le voile des nuages. Son regard balaya le village : les défenseurs postés, les archers de Verthal sur les hauteurs, les runes de Brunhilde encore fumantes dans la neige, les visages fermés mais droits.

Il leva le poing.

— Que ceux qui peuvent marcher me rejoignent sous l'arbre !

Ils vinrent. Hommes, femmes, vieillards. Certains avec des armes, d'autres avec des outils de ferme, ou leurs mains nues. Là, au pied d'Yggdrasil, dont les branches noircies frémissaient à peine, la volva apparut.

Brunhilde ne parla pas. Elle entonna simplement un chant. Grave, ancien. Un chant oublié. Les runes au sol, au travers des tertres des disparus, brillèrent doucement. Et pendant un instant, tout Skjoldheim retint son souffle.

Le jarl s'avança.

— Aujourd'hui, nous ne combattons pas pour la victoire. Ni pour des conquêtes. Ni pour un nom. Nous combattons pour que la mémoire de ce lieu survive à l'oubli. Pour que ceux qui survivront sachent que nous avons tenu.

Il sortit sa lame. La leva vers le ciel.

— Par le sang du Loup Blanc. Par la pierre, par le feu, par le vent. Que les esprits nous regardent.

Une clameur monta. Courte, rauque. Et puis, dans le silence revenu...

Le premier cor helmite retentit dans la vallée.

*

Les éclaireurs revinrent en courant.

— Ils avancent ! Deux colonnes ! Boucliers levés, bannières de Helm en tête. Mercenaires à l'arrière. Ils ont des catapultes.

Harold regarda Verthal. L'elfe hocha la tête et s'éclipsa dans l'ombre. Les « Silences » se déployèrent sans bruit, comme une traînée de fumée sur les hauteurs.

Brunhilde s'agenouilla. Elle traça une dernière rune dans la neige mêlée de cendre et de sang. Elle appuya sa paume contre le sol. Le glyphe s'illumina brièvement. Le sol vibra doucement sous les pieds des Norses.

Les tambours ennemis résonnaient désormais dans le ventre de la montagne. Puis, au loin, les premières lignes apparurent : rangs impeccables, bannières droites, visages masqués sous les casques. La guerre avançait.

Le jarl ferma les yeux un instant. Puis :
— Archers.

Une volée de flèches fendit l'air. Elles s'abattirent sur la première ligne, brisant le rythme. Un instant de flottement, puis les Helmites hurlèrent leur prière de guerre.

— **Pour Helm. Pour la Lumière !**

Ils chargèrent.

*

Le choc fut brutal.

Le premier impact fit trembler les palissades. Les boucliers norses tinrent, mais ployaient. Les catapultes vomirent feu et roche. Des maisons s'effondrèrent. La neige vola en éclats rougeâtres et le vent se remplit de cendres.

Verthal surgissait entre les ombres, décochait, disparaissait. Ses flèches fauchaient les officiers, les porteurs d'étendard. Un coup de vent, un sifflement, un homme tombait. À chaque tir, une brèche se refermait.

— « Ressens ta cible ! » murmurait-il à ses archers. « Ne la vise pas. »

Harold Seigfriedsson menait la ligne ouest, son père à ses côtés, criant les ordres. Ils tinrent. Deux fois, ils repoussèrent la brèche. Le vieux Seigfried abattait ses haches comme un dieu en colère.

Brunhilde, toujours agenouillée, récitait, chantait, appelait. Autour d'elle, les glyphes pulsaient. Là où ses runes étaient actives, la terre brûlait ou se refermait sur les bottes ennemies. D'autres se recroquevillaient comme si un froid surnaturel leur saisissait les entrailles. Un dôme invisible protégeait la halle centrale.

Mais les Helmites revenaient. Encore. Et encore.

Un cri fendit l'air à l'entrée d'un passage souterrain prévu pour la fuite des habitants du village. Suite à un éboulement, un des enfants réfugiés, blessé, était dans les bras de sa pauvre mère.

Harold détourna le regard un instant. Trop tard.

Une hache helmite l'écorcha de près son épaule, le déséquilibra. Il roula au sol, esquiva, se releva, bloqua la deuxième frappe. Son regard croisa celui d'un jeune paladin.

Ce n'était pas la haine qu'il vit. C'était la confusion. Presque de la pitié.

Le paladin hésita. Baissa sa lame. Un battement de cœur.

Mais derrière lui, un capitaine helmite rugit. Le paladin fut poussé en avant. Il se battit, à contrecœur.

Verthal vit l'ouverture : une brèche.

— Là, hurla-t-il à un archer. Couvre le flanc nord ! Ils tentent de contourner !

Brunhilde, les yeux fermés, pleurait du sang. La magie lui coûtait. Mais elle tenait.

Harold, debout malgré la douleur, brandit sa lame.

— Pour l'arbre ! Pour Skjoldheim !

Une clameur lui répondit.

Un sifflement aigu fendit l'air, suivi d'un grondement. Une pierre enflammée percuta la ligne est. L'explosion fit voler planches et hommes. Un pan entier de la palissade s'effondra dans un nuage de cendres et d'échardes.

— **La ligne à l'est !** hurla un guetteur depuis le toit d'un entrepôt.

— Ils ont percé ! cria un autre. Ils ont percé !

La confusion se propagea comme un feu sur de l'herbe sèche.

Les Silences se repositionnaient, mais trop lentement. L'ennemi s'y engouffrait, hurlant des psaumes à Helm. Boucliers levés, visages masqués de foi et de rage.

Harold accourut, l'épaule ensanglantée, sa lame rouge de sang.

— Seigfriedsson ! La ligne doit tenir ! Qu'importe le prix !

— **Suivez-moi !** rugit le bras droit du jarl, ralliant les vétérans. Il bondit dans la brèche, frappant, repoussant, tenant par la seule force de sa volonté.

Mais l'ennemi affluait par dizaines.

Des femmes et des enfants fuyaient vers les galeries souterraines. Brunhilde, haletante, sentit le sol vibrer sous ses doigts.

— Ils sont trop nombreux... murmura-t-elle. Le glyphe ne suffira pas. Je ne suis pas assez puissante.

Un chant lui échappa malgré elle. Une vieille langue, interdite même parmi les volvas. La rune qu'elle traçait dans les aires se répliquait sous les pieds de ses assaillants et se fissa soudainement. Une lumière verte monta dans l'air. Autour de la brèche, la terre gronda... puis s'effondra, avalant une partie des assaillants dans un gouffre.

Mais d'autres arrivaient. Les mercenaires, plus brutaux. Des torches. Des grappins.

*

Verthal bondit sur un toit effondré. Il hurla :

— **Archers, sur la brèche ! Feu !**

Ses flèches pleuvaient, mais il en manquait. Il en arracha une à son carquois, hésita, puis la regarda : une flèche d'argent. Une flèche qu'il avait gravée d'un symbole ancien, un sort elfe de dispersion.

Il visa. Prit une inspiration.

— Que les anciens me voient.

La flèche fendit l'air. Une lumière vive éclata à l'impact, projetant les ennemis en arrière comme des feuilles. Le front fut stoppé. Quelques secondes. Mais dans ce combat, quelques secondes, c'était une vie.

*

Harold se trouvait maintenant au cœur de la mêlée. Son bouclier brisé, sa respiration courte. Devant lui, la brèche béante laissa déferler une seconde vague d'acier et de fureur. Plus d'une centaine de silhouettes, entremêlées dans un chaos d'armures, de haillons et de visages déformés par la haine. Paladins hurlant des prières fanatiques, mercenaires ricanant les lames levées. Une mer de mort roulait vers lui, inexorable.

Harold resta un instant figé. Il n'avait plus rien à donner. Son corps saignait, ses bras étaient lourds. Il allait tomber. Il allait être broyé.

Mais alors, une image jaillit dans son esprit.

Le glyphe.

Ce symbole, gravé à jamais dans son esprit. Gravé à l'intérieur de lui.

Ses doigts tremblants se dirigèrent vers le sol. Dans la boue mêlée de cendre et de sang, il traça le glyphe. Le croissant inversé. Le point. Les lignes secondaires.

Dès qu'il le compléta, une onde de choc invisible secoua l'air.

Le sol gémit.

Une lumière sourde, d'abord, puis crue, jaillit du tracé. Et tout Skjoldheim sembla crier.

L'arbre.

Une plainte monta d'Yggdrasil, aussi aiguë qu'un hurlement d'enfant. Ses branches se courbèrent vers la terre, ses feuilles frémissirent comme si on les arrachait une à une. De sa sève, un éclair de lumière fut aspiré vers le glyphe.

Et alors, le monde se fendit.

Un souffle d'énergie pure explosa depuis le glyphe, un vortex brûlant qui s'éleva comme une colonne rugissante. Il aspira la vague ennemie tout entière. Cent cinquante âmes prises dans une bourrasque infernale. Armures tordues, os broyés, chairs vaporisées. Ils disparurent dans un tourbillon de lumière et de cris.

Le vacarme cessa d'un coup.

La brèche n'était plus qu'un cratère fumant. Le silence, absolu.

Harold tomba à genoux, vidé, le souffle coupé. Du sang s'échappait de ses narines, de ses oreilles. Un fragment du glyphe brûlait encore derrière ses paupières closes, comme une dette écrite à l'encre de feu. Ses yeux le brûlaient.

Il les tourna vers Yggdrasil.

Des flammes, à peine visibles, dansaient au bout de ses branches.

Il avait puisé trop profondément.

Hildegarde elle-même en avait souffert.

Puis sortant de nulle part, un paladin qui s'élançait sur lui épée brandie, surpris Harold.

Mais au dernier moment, une autre lame s'interposa. Le jeune paladin d'avant. Celui qui avait hésité. Il para l'attaque de son propre frère d'armes.

Le choc fut bref. Suffisant.

Harold leva les yeux, croisa ceux du jeune homme.

Pas un mot.

Juste un hochement.

Puis le paladin disparut dans le chaos, pendant qu'un confrère d'armes norse eut pourfendu l'assaillant de sa hache.

*

Dans les tranchées, Seigfriedsson, vit la ligne céder. Il regarda son père, ensanglanté, hurlant aux hommes de tenir. Il brandit sa hache.

— Que les dieux me reprennent ! cria-t-il en chargeant droit dans la brèche.

Il tomba, mais fit tomber cinq ennemis avec lui.

Sa mort soudaine mit les guerriers en fureur. Un cercle de Norse se forma autour de son corps. Ils jurèrent de ne pas céder.

Et l'élan helmite se brisa. Pour le moment.

*

Au sommet de l'arbre noirci, le corbeau Aegia tourna la tête.

Il observa. En silence. Ses yeux brûlaient d'une vérité que seuls les anciens pouvaient comprendre.

Skjoldheim saignait. Mais Skjoldheim vivait encore.

Chapitre VII : *Le silence après le choc*

Le jour s'était levé, rouge et lourd, sur une vallée étouffée par la cendre. Les combats s'étaient momentanément tus. Des cadavres jonchaient la neige, mêlés aux débris calcinés des palissades. Des cris lointains coupaient parfois le silence, mais aucun nouvel assaut ne venait. Skjoldheim tenait encore... par miracle.

Harold s'appuyait contre une poutre calcinée, la respiration sifflante. Sa lame, couverte de sang séché, pendait à sa main. Son regard balayait les décombres : ses hommes entassés, blessés ou morts, les enfants évacués à la hâte, les ruines fumantes de ce qui fut une forge. Il savait qu'ils avaient gagné du temps, rien de plus.

Non loin, le corps de Seigfriedsson avait été ramené près de la halle. On avait couvert son visage d'un linge tissé aux couleurs du clan. Harold n'avait pas encore trouvé la force d'y poser les yeux.

Sous l'arbre noirci, Brunhilde restait agenouillée, le visage marqué de cendres et de fatigue. Sa magie la vidait. Chaque mot ancien brûlait dans sa gorge comme du fer fondu. Autour d'elle, les glyphes palpitants s'étaient ternis, certains brisés par les tremblements du sol. Ses mains saignaient là où les runes avaient refusé d'obéir.

Mais elle continuait. Elle plantait de nouveaux signes dans la terre, mêlait sa propre énergie aux chants sacrés. Elle ne parlait pas. Elle n'avait plus la voix pour ça.

Au-dessus d'elle, Aegia le corbeau n'avait pas bougé. Témoin silencieux, il scrutait. Il voyait ce qu'aucun autre ne comprenait. L'arbre, lui aussi, semblait retenir son souffle, oscillant lentement, comme s'il hésitait à céder à la mort ou à se redresser encore une fois.

Verthal, lui, avait ramené les survivants des « Silences » dans une maison en ruine au sud-ouest du village. Il bandait les plaies, ranimait les esprits, renforçait les arcs. Son propre regard était vide d'émotion, concentré. Il n'avait pas dormi. Il n'en voyait plus l'utilité.

Il échangea quelques mots avec un jeune archer, le seul qui n'avait pas fui lorsque la brèche avait cédé.

— Tu as tenu ta ligne.

— J'ai eu peur, répondit l'enfant.

— Alors tu sais ce que c'est que le courage, conclut Verthal en lui tendant une flèche gravée d'un glyphe de feu. Tu en auras besoin.

Il regarda ensuite l'horizon. Il savait que le calme ne durerait pas. Et cette fois, s'ils tombaient, il n'y aurait plus de troisième ligne.

Sous terre, dans les tunnels de pierre creusés à la hâte, les familles se pressaient les unes contre les autres. Des enfants pleuraient doucement. Des femmes murmuraient des prières. Certains vieillards gardaient les entrées avec des lances trop lourdes pour leurs bras.

Une femme, Freydis, tenait son fils contre elle. Celui à qui elle avait remis le galet de Torm.

— Tu crois qu'on va mourir ? chuchota-t-il.

Elle n'osa pas mentir.

— Peut-être. Mais nous ne serons jamais oubliés.

Un vieil homme assis dans un coin, le regard dans le vide, ajouta :

— Les dieux nous regardent. Et si ce n'est pas eux... alors c'est à nous d'être les dieux des nôtres. De veiller, ici, maintenant.

La foi, dans les galeries, était faite de tremblements et de détermination.

*

Dans le camp des Helmites, l'ambiance avait changé. Ce qui devait être une marche glorieuse s'était transformée en heurt sanglant. Les pertes avaient été lourdes, la brèche coûteuse. La plupart des officiers tentaient de minimiser le recul en parlant de « purification partielle ». Mais dans les yeux des soldats, le doute avait germé.

Aedric Tormveil pansait son bras, blessé en voulant sauver un enfant dans le chaos. Il n'en avait parlé à personne. Il se souvenait seulement du regard de l'homme norse qu'il n'avait pas tué. Du silence partagé.

Le frère Caldris, toujours à l'écart, s'approcha de lui.

— Ce que tu as vu ?

— De la peur. De l'espoir. Du courage.

— Chez l'ennemi ?

— Chez les vivants.

Dans sa tente, le commandant Valmor fit battre un de ses officiers pour lâcheté. Puis il traça une ligne sanglante sur sa propre main, devant ses hommes.

— Au prochain assaut, ce village tombera. Je veux l'arbre. Je veux la femme. Et je veux le jarl vivant. Que tous les chiens soient lâchés. Qu'ils brûlent leurs dieux dans le sang.

Il y eut des applaudissements mécaniques, mais les regards se détournaient déjà. La foi, lorsqu'elle se recouvre de haine, change de forme. Et parfois, elle perd sa lumière.

*

La nuit s'annonçait. Encore.

Sur une branche calcinée, Aegia tourna la tête une dernière fois. Il observa Brunhilde, Verthal, Harold. Il observa Aedric, seul au bord de la rivière, les mains jointes.

Il vit les fils invisibles tissés entre les vivants et les morts, entre les chants et les lames, entre la foi et la peur.

Il croassa.

Et dans le ciel, un nuage noir se forma, lentement. Non pas la tempête. Mais la réponse.

Le dernier chant approchait.

Chapitre VIII : Le Dernier Mur

La nuit n'avait pas encore libéré ses ombres que les tambours helmites retentissaient déjà. Cette fois, il n'y aurait pas d'attente. Valmor avait ordonné une attaque totale. Plus de formation, plus de calculs. Il voulait briser Skjoldheim sous une seule vague, étouffer la résistance dans une marée de fer et de flammes.

Dans le village, chaque cœur battait au rythme du vent glacé. Harold passa une dernière fois parmi les siens. Il posa la main sur l'épaule de chaque combattant, regarda les enfants dans les caves, embrassa Sigrid une seconde fois.

Brunhilde s'agenouilla au pied de l'arbre. Elle posa ses mains sur la terre. Aucun mot ne sortit. Son souffle se mêlait au silence de la neige. Aegia l'observait, toujours, perché, silencieux témoin du fil tendu entre les mondes.

Verthal, sur les hauteurs, n'avait plus qu'une dizaine de flèches. Il les aligna, calmement. Puis il parla à ses archers restants :

— Si je tombe, continuez. Si vous tombez, que le vent se souvienne de vos noms.

Au sud, des torches apparaissaient. Une mer de lumière. Et de haine.

La terre vibra. Les boucliers s'entrechoquaient. Le nom de Helm roulait dans la vallée comme un orage de fanatisme. Les mercenaires, fous de sang, hurlaient déjà leur victoire.

Harold grimpa sur une barricade.

— Ils viennent. Pas comme des hommes, mais comme une tempête. Alors nous, soyons les rocs. Soyons la falaise. Tenez.

Le choc fut brutal.

Les catapultes lancèrent leurs derniers projectiles. La ligne nord ploya mais tint.

Puis le mur céda. À l'est.

Vark le Rouge, hurlant, menait ses hommes. Il était devenu un démon de chair et de lames. Il éventra un Norse, en jeta un autre dans le feu.

Harold se jeta sur lui. L'acier chanta. Deux géants. Deux destins. Le combat s'engagea.

Plus loin, Aedric se frayait un chemin, l'armure tâchée de feu. Il ne tuait plus que les mercenaires. Il ne protégeait plus que les fuyards. Dans ses yeux, la foi avait changé de forme.

Brunhilde lança sa dernière incantation. Une lumière verte entoura l'arbre. Un dôme. Une protection. Elle s'effondra juste après, dans la neige, inconsciente.

Verthal décocha sa dernière flèche. Puis sortit ses deux dagues.

— Pour elle, murmura-t-il.

Et Skjoldheim, pour un instant encore, résista.

*

Vark rugit comme une bête, sa hache large fendait l'air avec la rage brute de dix campagnes. Il n'avait plus rien d'humain, une masse de muscles, de cicatrices et de haine. Face à lui, Harold Haroldson tenait sa lame à deux mains. Son bras saignait encore de l'assaut précédent, et sa respiration se faisait courte, rauque.

— Viens, jarl ! Viens mourir comme ton père ! hurla Vark, les yeux injectés de sang.

Harold ne répondit pas. Il avança lentement, le regard fixé, glacé, déterminé. Il n'était plus un chef. Il était une muraille.

Le premier choc fit voler les éclats de bois de la barricade sous leurs pieds. Les armes s'entrechoquèrent, le fer crissant comme des crocs. Vark martelait, martelait, comme s'il voulait enfoncer la montagne elle-même.

Harold para. Une fois. Deux fois. À la troisième, son épée se brisa à la garde. Il roula sur le côté, attrapa une hache tombée au sol, et riposta. Un coup à la cuisse. Vark hurla, mais ne faiblit pas.

Ils s'enlacèrent, se cognèrent, tombèrent dans la boue, roulant l'un sur l'autre.

— Tu ne vaux rien ! cracha Vark. Un chef de boue, un roi pour des enfants.

— Et toi... répondit Harold, haletant... tu ne vaux pas le sang que tu verses.

Il planta un genou dans le ventre du mercenaire. Vark le repoussa d'un coup de coude. Harold tituba, reçut un coup de lame au flanc. Le sang gicla, noir sur la neige.

Mais il tint.

Il se redressa. Et dans un râle, leva la hache.

Un souvenir passa. Son père. La forge. Les mots murmurés au coin du feu.

Il frappa.

La hache s'enfonça dans l'épaule de Vark, puis dans son torse. Le colosse hurla, tenta un dernier geste... mais Harold l'acheva dans un cri rauque. Un coup net, à travers le casque, jusqu'à l'os.

Vark s'effondra, comme une montagne qui rendait l'âme.

Harold resta debout. Un instant.

Puis tomba à genoux.

Du sang coulait de son flanc, de son bras, de son front. Mais il vivait. Et Skjoldheim tenait encore.

— Qu'on... scelle... la brèche... murmura-t-il, tentant de reprendre son esprit alors que la douleur frappait maintenant de plein fouet.

Autour de lui, les Norse hurlèrent de rage et de fierté mêlées. Le dernier rempart avait tenu. Mais à quel prix.

*

Sous l'arbre noirci, le silence s'était installé comme un linceul. Brunhilde était toujours à genoux, les mains enfoncées dans la terre glacée, les runes tracées autour d'elle à présent fissurées, brûlées, comme si elles avaient été trop sollicitées, trop exigées. Ses lèvres tremblaient encore, murmurant les derniers mots du chant interdit. Le sang séché formait des lignes sur ses joues, creusant son visage de sillons funèbres.

La magie, trop puissante, trop ancienne, l'avait presque vidée.

Son corps ne tenait que par l'esprit. Sa volonté. Son devoir.

Mais elle sentait maintenant les contrecoups. Ses doigts étaient engourdis, son souffle court. La rune d'absorption qu'elle avait utilisée, celle qui liait sa propre vie à l'énergie du sol, avait pris plus qu'elle ne pensait donner. Elle sentit une brûlure au creux de son ventre. Une douleur viscérale, comme si l'arbre lui-même exigeait réparation.

Un grognement, un mouvement. Verthal accourut, couvert de suie, une entaille au flanc gauche. Il se pencha sur elle.

— Brunhilde !

Elle leva les yeux. Son regard était flou, mais présent.

— Je les ai retenus. Mais le prix est lourd.

— Tu dois te reposer, dit Verthal en la prenant dans ses bras.

Elle secoua faiblement la tête.

— Je ne peux pas. Si je dors... je ne me relèverai peut-être pas.

Verthal serra les dents. Autour d'eux, les ombres des survivants se rassemblaient. Les chants de guerre s'étaient tus. Ne restait que le vent... et l'attente du prochain coup.

Brunhilde regarda les runes brisées. Les glyphes éteints.

— Les lignes cèdent. La terre est fatiguée. Yggdrasil est... blessé.

— Tu l'as sauvé.

— Pour combien de temps ? demanda-t-elle, les yeux tournés vers le ciel. Ce pouvoir... n'aurait jamais dû être réveillé.

Verthal prit une gourde d'eau, tenta de la faire boire.

— Tu m'as dit un jour que la magie ne choisit pas les bons moments. Elle vient quand on ne peut plus rien faire d'autre.

Brunhilde sourit faiblement. Son front se posa contre celui de Verthal.

— Si je ne reviens pas...

— Ne dis pas ça.

— ... Protège-les. Protège l'arbre.

Verthal hocha la tête, le regard brillant, mais sec.

— Je te protégerai d'abord, Volva.

Et dans ses bras, elle ferma les yeux, juste un instant.

Mais elle respirait encore.

*

La neige ne parvenait plus à recouvrir les cadavres. Elle fondait au contact du sang et de la cendre. Les cris de guerre s'étaient changés en râles, en ordres hurlés, en tambours battant une cadence plus sourde. Au pied de la colline, les lignes helmites piétinaient, butant contre des défenses qui n'auraient jamais dû tenir.

Goderick Valmor contemplait la scène depuis la crête où sa bannière claquait encore, fière, sans tâche. Il serrait le pommeau de son épée, les mâchoires crispées.

— La brèche est tombée, dit un capitaine, haletant. Mais ils ont resserré leur ligne. Et leur magie... a fait s'effondrer le flanc ouest.

Valmor ne répondit pas tout de suite. Il leva les yeux vers les cieux.

— Que Helm me donne la colère de sa lumière.

Puis il tourna la tête. Son regard devint acier.

— Nous ne reculons pas.

Il se tourna vers les officiers.

— Que les cavaliers se préparent. Qu'on amène les prêtres-flagellants. On déchaîne l'absolution.

— Mais, Seigneur... nos pertes...

— Ce ne sont pas des pertes, ce sont des offrandes.

Le capitaine hésita. Valmor lui planta les yeux dans les siens.

— Si tu recules, je t'égorge moi-même. Es-tu un homme ou une plainte ?

Le capitaine ravala sa peur et acquiesça.

Plus bas, les tentes des prêtres s'ouvrirent. En sortirent des silhouettes nues jusqu'à la ceinture, le dos lacéré de chaînes et de fouets, les yeux révulsés par la transe. Ils portaient des encensoirs enflammés et des lames dentelées. Leurs chants n'étaient plus des prières. C'étaient des cris de haine sacrée.

Aedric Tormveil observait la scène avec horreur. Son cheval était couvert de mousse et de sueur, sa lame entaillée. Il tenait encore debout, mais son âme vacillait.

Il se tourna vers frère Caldris, qui priait à genoux dans la neige.

— Ils vont massacrer le village.

— Oui, murmura Caldris, les yeux clos. C'est la foi sans conscience. Et elle tue mieux que toute arme.

— Et on laisse faire ?

Caldris ouvrit les yeux. Son regard était triste, mais calme.

— Toi seul peux choisir ce que tu es. Ce que tu deviens.

Aedric ferma les poings. Puis, sans mot, il talonna son cheval... et rejoignit l'avant-garde.

Mais il priait encore. Chaque pas de son cheval résonnait comme un glas.

En contrebas, Valmor leva son épée.

— Par la lumière de l'ordre, par la main d'Helm, que Skjoldheim tombe dans le feu !

Et les Helmites hurlèrent d'une seule voix. Un cri de guerre. Un cri de fanatisme pur.

La charge reprit.

Plus rapide.

Plus brutale.

Plus folle.

Et dans la vallée, les défenseurs comprirent : cette fois, il n'y aurait pas de retour.

Chapitre IX : Le Crépuscule du Loup

Les tambours helmites s'étaient remis à gronder, mais cette fois, ce n'était plus une marche. C'était une ruée. L'armée ennemie, ivre de colère après la mort de Vark et les pertes mystiques infligées par Brunhilde, se jeta contre Skjoldheim avec une fureur aveugle. Plus de formation. Plus de calcul. Juste la rage.

Les défenseurs tinrent, au début. Harold, bien qu'ensanglanté et chancelant après son duel contre Vark, n'avait pas quitté la ligne. Soutenu par deux guerriers, il combattait encore, sa lame brandie comme un refus.

— Tenez ! Pour vos enfants ! Pour l'arbre ! rugit-il, la voix brisée.

Mais la terre trembla. Les murs cédèrent. Les flèches manquaient. Et sous la poussée démente des Helmites et des mercenaires survivants, les Norses commencèrent à tomber, non plus en soldats, mais en fragments de leur propre histoire.

Verthal, le visage couvert de suie, rejoignit Brunhilde au pied d'un tertre. La volva, à genoux, saignait des yeux. Le dernier sort l'avait presque brisée.

— Il faut partir, dit-il.

Elle secoua la tête, murmurant une prière.

— Si je pars, je perds tout ce que j'ai juré de protéger.

— Et si tu restes, tu ne pourras plus jamais les défendre. Pas demain. Pas plus tard.

À contrecœur, elle se redressa, vacillante. À l'est, Seigfried, le vieux, criait encore des ordres, défendant un couloir vers la forge.

— Par ici ! cria-t-il à Verthal. Emmène-la ! Nous garderons la sortie ouverte aussi longtemps qu'il le faudra !

Les larmes aux yeux, Verthal entraîna Brunhilde. Dans leur sillage, les Silences se sacrifiaient, un à un. Chaque flèche valait une vie, mais les ennemis étaient trop nombreux.

*

Dans les souterrains de Skjoldheim, l'odeur de terre humide se mêlait à celle, plus amère, du sang et de la peur. Les civils, réfugiés là depuis la veille, avaient tout espéré de ces tunnels creusés jadis pour échapper aux blizzards et aux bêtes. Mais aucune pierre ne pouvait tenir face à la haine. Lorsqu'enfin les Helmites découvrirent les accès — par trahison ou par acharnement — ils s'y engouffrèrent comme une marée noire, torches hautes, lames nues.

Ils ne trouvèrent pas des proies dociles. Les femmes du nord, les grand-mères aussi, les filles trop jeunes encore, se dressèrent entre les enfants et les intrus. Certaines brandissaient des couteaux de cuisine, d'autres des marteaux de forge, des tisons brûlants ou même des bâtons de berger. Elles se battaient avec le cœur, pas les bras. Une femme arracha un casque à un assaillant pour mieux lui griffer

les yeux. Une autre, les bras lacérés, refusait de lâcher son nourrisson, même lorsqu'elle fut percée de part en part.

Elles ne hurlaient pas. Elles rugissaient.

Leurs cris, mêlés à ceux des enfants, résonnaient sous la roche comme un dernier chant de guerre. On les força au sol, on les égorga à genoux, mais toujours l'une d'elles se relevait, crachant à la face des bourreaux. Des enfants parvinrent à fuir plus loin, dans des tunnels plus profonds, protégés par le sacrifice des leurs. L'une des dernières, une jeune fille à peine mariée, se jeta sur un mercenaire avec un tesson de poterie, et même en mourant, lui creva l'œil.

Quand le silence revint dans les tunnels, il ne restait que la buée chaude des torches sur les murs, le souffle lourd des assaillants, et les corps, dispersés comme les cendres d'un foyer qu'on avait voulu éteindre.

Pendant que les derniers civils étaient massacrés dans les galeries souterraines, tandis que les cris s'étouffaient sous les gravats et les sabots, une ultime résistance s'élevait... non plus humaine, mais sacrée.

Yggdrasil, l'Arbre-Monde, se tenait seul au centre du chaos, meurtri, carbonisé par endroits, ses branches calcinées dressées comme des bras décharnés implorant les cieux. Chaque feuillage tombé semblait porter l'âme d'un enfant, d'une mère, d'un ancien. Les runes gravées à son pied luisaient faiblement, comme les derniers battements d'un cœur divin.

Les Helmites l'encerclèrent. Leurs torches levées, leurs voix psalmodiant des versets de feu, ils le regardaient non comme un arbre, mais comme un ennemi. Un symbole à abattre. Un dieu à renier. Et ils jetèrent le feu.

Mais l'arbre ne se laissa pas consumer sans honneur.

Lorsque les premières flammes touchèrent son tronc, une onde de choc se répandit dans le sol, fendant la terre en sillons brûlants. Une tempête se leva autour de lui, surgie de nulle part, sifflant comme une armée de spectres, comme si les anciens enterrés autour de l'arbre s'étaient levés. Les torches s'éteignirent un instant, le ciel gronda. Les Helmites reculèrent, stupéfaits. Certains tombèrent à genoux, oreilles couvertes, comme si des voix hurlantes de spectres jaillissaient de l'écorce même de l'arbre.

Puis, un rugissement. Un vrai. Profond, animal, ancestral. L'arbre se mit à vibrer comme un tambour vivant. Des éclats de sève, rougeoyants comme du magma, jaillirent de son tronc, frappant deux assaillants au visage, les brûlant jusqu'à l'os. D'autres reculèrent, criant que l'arbre combattait.

Valmor, témoin de la scène, resta immobile. Il sentit le sol sous lui se tordre, les poils de sa nuque se hérissier. Même lui, qui n'avait jamais douté, sentit que ce qu'ils affrontaient n'était pas seulement une culture, mais une mémoire vivante.

Et puis, enfin, le feu gagna. Lentement. Cruellement. L'écorce céda dans un craquement lugubre, comme une cage thoracique s'effondrant. Les flammes montèrent, consumant jusqu'à la dernière branche. Et dans les cendres montantes, certains virent des formes. Des silhouettes. Des loups, des femmes aux bras ouverts, des ancêtres fuyant le brasier comme des étoiles filantes.

Quand le feu retomba, il ne restait plus rien. Rien qu'un socle de cendres et une chaleur si dense que nul n'osa s'en approcher. Et dans le silence revenu, même les Helmites survivants ne chantèrent pas. Ils s'éloignèrent.

Yggdrasil était mort.

Mais il n'avait pas été vaincu.

La maison du jarl fut la dernière à tomber.

Sigrid Trygvedothir, déposa Hedda dans un coin de la pièce avec Bjork, et plaça Axerling dans un coffre de bois, entre des couvertures. Ensuite, droite malgré la peur, elle empoigna la vieille épée accrochée près de l'âtre, celle des ancêtres vénérables du clan du loup qu'on surnommait parfois Ulfberth. Erik et Gunhar, l'arc au poing, défendaient l'entrée comme des hommes. Trop jeunes. Trop courageux.

— Pas un bruit, souffla-t-elle. Quoi qu'il arrive, ne pleurez pas. Ne bougez pas.

Erik et Gunhar étaient déjà prêts, arcs en main, postés à la fenêtre. Elle les regarda une dernière fois.

— Vous êtes mes lions. Si vous devez tomber, tombez en rugissant.

Quand les mercenaires enfoncèrent la porte, ils ne trouvèrent pas une mère apeurée, mais une louve. La porte céda dans un fracas de bois arraché. Des soldats helmites et des mercenaires entrèrent, armes levées.

Sigrid poussa un cri de guerre et se jeta sur eux avec une fureur glaciale. Son épée tailla dans la chair d'un premier intrus, puis fendit l'air vers un second. Elle ne combattait pas comme une guerrière entraînée, mais comme une mère qui refusait de céder un pouce de son foyer. Un coup d'estoc fendit son flanc, mais elle tint bon. Elle hurla, repoussa encore, fit tomber un autre homme. Le sol était glissant de sang.

— Vous n'aurez pas mes enfants, cracha-t-elle en parant un coup d'estoc.

Mais ils étaient trop nombreux. Ils l'écrasèrent sous le nombre. À bout de forces, elle fut désarmée, mise à genoux. Un paladin, voyant ses compatriotes morts tout autour de la femme, dans un cri de colère lui trancha sec la tête qui roula horriblement aux pieds de Gunhar.

— Elle aura eu la chance d'être purifiée du démon qu'il l'animait.

Puis, dans le calme brutal de l'après-coup, un homme entra. Aedric. Il entendit les pleurs sourd d'un enfant caché quelque part. Il se dirigea vers la provenance de cette déchirante plainte. Dans un coffre qu'il avait doucement ouvert, il vit, Axerling qui pleurait. Il se pencha vers lui lentement et le souleva doucement, en calmant l'enfant. Son regard balaya ensuite la pièce. Il vit Sigrid, le sang s'écoulant encore par vague de son cou. Il aperçu également Bjork, recroquevillé dans un coin, le visage couvert de suie. Il ne tremblait plus : il fixait, figé. Alors que deux mercenaires s'approchaient pour s'emparer d'eux, Erik, bondit le premier, un tisonnier rougi par le feu à la main. Il frappa, cria, frappa encore, un coup toucha l'armure d'un homme, l'autre mordit la joue. Mais ce ne fut qu'une étincelle dans la tempête.

Puis Gunhar surgit à son tour, les bras larges, la colère d'une mère assassinée ancrée dans les muscles de son dos. Il attrapa l'un des hommes par le torse, le souleva à moitié du sol, et le jeta contre un mur comme un sac vide. Son cri de guerre déchira le silence, trop grand pour un enfant, trop plein pour un seul cœur.

Mais ils étaient trop nombreux. Une crosse de lance frappa Erik au flanc. Gunhar encaissa deux coups avant qu'un troisième ne le mette à genoux. Les bras noués par la douleur, il tenta encore de se relever. Ce ne fut qu'après que l'un des Helmites lui enfonça un genou dans les côtes qu'il s'écroula pour de bon.

Ils furent maîtrisés, mais pas soumis.

Un autre paladin, au tabard marqué de l'or de la hiérarchie, s'approcha.

— Ceux-là sont vifs, dit le capitaine helmite, pointant du doigt Erik, Gunhar et Hedda. Pas de sang. Emmenez-les. Ceux-là auront un prix. Le bébé... il est jeune. Il sera malléable. Parfait pour les rites.

Puis il désigna Bjork.

— Mais celui-là ? Trop vieux. Trop marqué par la souillure païenne. Il n'est pas pur.

Aedric hésita, puis serra la mâchoire.

— Alors je m'en charge.

— Quoi ?

— Il ne sera pas un paladin. Mais il mérite autre chose que les chaînes ou la lame. Il n'a rien choisi de tout ça.

Le capitaine grogna, mais ne discuta pas davantage.

Personne ne vit le corbeau sur le toit. Aegia, l'œil fixe, sembla approuver.

*

Pendant ce temps, ailleurs dans le village, Seigfried courait à perdre haleine entre les ruelles en flammes, ses bottes crissant sur la neige ensanglantée. Un pressentiment lui glaçait le cœur. Il bifurqua à l'angle d'un abri effondré, enjamba un cadavre encore fumant et fonça droit vers la maison de son fils.

La porte était arrachée, les murs carbonisés par endroits, les meubles renversés. Il entra en appelant :

— Freya ? Torvik ?!

Le silence lui répondit, épaissi par l'odeur âcre du bois brûlé et du sang.

Puis, il la vit.

Freya, sa belle-fille, gisait au centre de la pièce, nue, violée, la gorge tranchée. Le regard grand ouvert vers le plafond comme si elle n'avait pas eu le temps de fermer les yeux face à l'horreur. Autour d'elle, des traces de lutte, de griffures, de désespoir.

Seigfried tomba à genoux. Son cri n'eut pas d'écho. Il ne cria pas de douleur. Il cria de haine.

Il posa la main sur la poitrine froide de Freya et prononça d'une voix tremblante :

— Que les dieux te vengent. Que les esprits de Skjoldheim marquent le nom de chaque salaud qui a osé poser la main sur toi. Que leur descendance porte cette honte jusqu'à la fin des âges.

Un grincement. Léger.

Derrière un tas de bûches déplacées, une petite silhouette apparut. Torvik.

Il avait le visage couvert de suie, les joues striées de larmes. Il tenait une dague entre ses doigts tremblants, mais il ne la pointait pas. Il avait reconnu la voix.

— Papy... ? dit-il d'une voix presque inaudible.

Seigfried tourna la tête lentement. Quand il vit le garçon, quelque chose en lui se raviva.

— Mon garçon... viens ici.

Torvik courut dans les bras de son grand-père, sanglotant. Seigfried le serra fort, le regard perdu dans le vide, entre la tendresse et la rage.

— Tu vis. Alors on part.

Sur le chemin, il s'arrêta près d'un ancien camarade, un Norse nommé Jorund, qui aidait les survivants à fuir par les bois du nord.

— Jorund. Ce garçon, c'est mon sang. Je dois retourner au jarl. Mais lui... il a encore un futur. Tu te souviens d'Herold, le marin ? L'ancien loup de mer de Port-Arluth ? Il me doit une faveur.

Jorund hocha la tête.

— Je le connais. Il saura en faire un homme. Un bon. Un libre.

Seigfried attrapa Torvik par les épaules.

— Tu vas partir avec Jorund, mon fils. Tu vas apprendre la mer, les voiles, la houle. Tu vas survivre. Et un jour... un jour tu reviendras ici non plus comme un enfant. Mais comme un homme du Nord.

Torvik ne répondit pas. Il serra les dents. Et hocha la tête, les yeux pleins de flammes.

Puis Seigfried se détourna, le cœur écartelé, et reprit la route vers les ruines, vers Harold, vers les cendres.

Lorsque tout fut cendres, Seigfried retrouva Harold devant les ruines de sa maison. Le jarl était à genoux, couvert de sang, mais respirait.

— Skjoldheim est tombée, dit-il.

— Non, répondit Seigfried. Elle est dispersée.

Le jarl fit quelques pas et entra dans ce qui restait de sa demeure.

Il était figé devant l'entrée fracassée. Le toit était éventré, les murs éventrés, les cendres encore tièdes. Il franchit le seuil comme on franchit une frontière intérieure. Son regard se posa aussitôt sur elle.

Le corps de Sigrid, couché de côté, les bras étendus vers l'escalier, reposait dans une flaque de sang noirci. Sa tête, à quelques pas de là, avait roulé contre un pan de mur calciné. Ses yeux étaient mi-clos, mais il lui sembla y voir encore, même dans la mort, une étincelle de défi.

Il chancela.

Ses jambes cédèrent. Il s'agenouilla lentement, incapable de détourner les yeux. Il ne toucha pas le corps. Il n'osa pas. Une douleur sourde, primitive, s'empara de lui. Il serra les poings si fort que ses ongles transpercèrent la peau.

Puis, son regard dériva. Le coffre, renversé. Vide. Le coin où Hedda dormait autrefois. Le manteau de Bjork, arraché. Le petit bouclier de bois d'Erik, fendu en deux. Une flèche norse abandonnée sur le sol. Plus de pas. Plus de voix. Ses enfants n'étaient plus là.

Il resta un moment, à genoux, couvert de sang, mais respirait.

— Ils l'ont prise, souffla-t-il. Ils les ont tous pris.

Un rire amer, brisé, lui échappa.

— Et moi, je suis encore là.

Il frappa le sol du poing. Une fois. Deux fois. La douleur le ramenait à la réalité, mais rien ne dissipait le poids sur sa poitrine.

Seigfried entra à son tour, silencieux. Il vit tout. Il comprit tout. Il ne parla pas tout de suite. Il posa simplement une main sur l'épaule de son jarl.

— Le feu ne prend pas tout, Harold. Pas ce qu'elle t'a laissé.

Harold releva les yeux, rougis de larmes et de sang.

— Quoi ? La honte ? L'impuissance ? Le souvenir ?

— La force, répondit le vieux Norse. Et la mémoire.

Harold se redressa lentement. Une dernière fois. Il jeta un dernier regard à la dépouille de sa femme. Puis il sortit, l'épée à la main, le cœur mort. Ils quittèrent la maison en silence. Le vent s'était levé, charriant cendres et gémissements lointains.

Au sommet d'un arbre calciné, perché dans l'ombre comme une sentinelle oubliée, Aegia les observait. Son œil, brillant d'une intelligence ancienne, suivait chaque pas de Harold et Seigfried. Il ne cillait pas. Il enregistrait. Jugeait. Il plaçait ses pions.

Sur le chemin menant à la montagne, Harold s'arrêta un instant, posant la main sur l'épaule de Seigfried.

— Va en éclaireur, l'ancien. Assure-toi que l'entrée est libre. Je te rejoins sous peu.

Seigfried le scruta longuement, puis hocha la tête sans un mot et s'éloigna, sa hache sur le dos.

Harold prit alors un détour discret par l'ancien cimetière, au flanc du village. Il marcha lentement entre les tertres, les stèles brisées, les souvenirs dressés dans la pierre. Là, devant les restes de ce qui fût un jour l'arbre d'Yggdrasil, au pied du tertre du fondateur, il s'agenouilla.

Harold ne pleurait pas. Il hurlait intérieurement, non de douleur, mais de haine contre lui-même. Il frappa le sol de ses poings sanglants.

— J'ai tout perdu... Je les ai tous perdus... Ma femme... mes enfants... Mon peuple. Et pour quoi ? Pour un rêve brisé. Pour un serment vidé de sens...

Sa voix se brisa. La cendre tombait en flocons, comme si le ciel lui-même portait le deuil.

Puis, dans le silence, une voix s'éleva. Grave. Ancienne. Un murmure venu d'un autre temps.

— **Tu n'as rien perdu. Tu as semé.**

Harold leva les yeux. Autour de lui, la lumière vacilla, et une silhouette prit forme, faite de brume, de flamme, et de mémoire : un homme en armure ancienne, le heaume à moitié brisé, le regard brûlant d'une lueur rouge. Sur sa poitrine, la marque du Loup Blanc.

Harold le Rouge.

— Tu es de mon sang, dit l'apparition. Tu portes mon nom, mais tu l'as oublié. Nous n'avons jamais été les gardiens de la paix. Nous avons été les veilleurs de la mémoire. Et la mémoire... ne meurt jamais.

Harold balbutia :

— Skjoldheim est en cendres. Mon nom n'a plus d'écho.

— Tu crois que les loups meurent quand la meute tombe ? Ils se dispersent. Ils apprennent. Ils reviennent.

Le spectre s'agenouilla face à lui, et posa une main incorporelle sur son épaule.

— Tes erreurs découlent de mes erreurs mon enfant. Tu as tenu la ligne. Tu as protégé l'accès jusqu'à maintenant et tu le feras jusqu'à ton dernier souffle. Tu auras donné le flambeau par ton sacrifice. Et d'autres le porteront. Tu n'as pas échoué. Le sang du Loup coule encore. Tu verras. Ce n'est pas la fin. Ce n'est même pas l'hiver. C'est juste la nuit. Et même la nuit, les loups chassent.

Harold ferma les yeux. Son souffle se calma. L'ancien disparu lentement telle une brise. La honte, elle, n'avait pas disparu, mais la rage, s'était transfigurée. En serment. En flamme.

Il resta un moment, la main sur la terre fraîche, puis se releva. Moins un roi... mais plus un père, et il prit le chemin de la montagne.

Hildegarde l'attendait.

Chapitre X : Lâge des louveteaux

Harold retrouva Seigfried non loin de l'entrée de la montagne. Le jarl, debout malgré ses blessures, tenait toujours son épée. Autour d'eux, les derniers défenseurs avaient été balayés. Des cadavres partout. Les flèches d'un silence tombé.

— Ils arrivent, souffla Seigfried.

— Alors nous n'attendrons plus, répondit Harold.

Ils descendirent ensemble dans la crypte menant au portail d'Hildegarde. L'air y était plus lourd, comme si chaque pierre pleurait.

Devant la grande porte, le médaillon était déjà en place. La rune brillait faiblement.

— Tu peux le refermer ? demanda Harold.

— Je peux. Mais quelqu'un doit veiller à ce que rien ne suive.

Un bruit au-dessus. Des pas. Le métal des helmites. Trop proche.

Seigfried tendit la main. Le jarl y plaça le médaillon.

— Scelle-la. Maintenant.

— Et toi ?

— Je suis le dernier mur.

Il se retourna, remonta les marches, et s'adossa à la pierre. Quand les paladins surgirent, Harold les attendait.

Une quinzaine de paladins, menés par une silhouette massive drapée d'un manteau de cendres et d'or : Goderick Valmor, le maître de l'Ordre du Heaume Aveugle. Il s'arrêta net en voyant Harold seul, debout sur les marches, lame au poing, silhouette fumante sous la lumière mourante.

Valmor plissa les yeux. Il reconnut l'homme. Le frère de la volva. Le jarl que l'on disait indomptable.

— Tu es seul. Laisse-nous passer, Haroldson. Il est encore temps de choisir la lumière.

Harold sourit. Du sang coulait de sa bouche, mais il tint bon.

— J'ai choisi la lumière. Celle qui éclaire, pas celle qui brûle.

Il leva son épée.

— Venez la chercher.

Un paladin s'élança. Harold para, retourna le coup, trancha la gorge de l'homme sans ralentir. Un second attaqua, Harold esquiva et lui brisa la nuque contre la paroi.

Les autres hésitèrent.

Alors Valmor dégaina.

Son épée, massive, runée de prières saintes, vibrait dans l'air. Il avança d'un pas.

— Je suis la main de Helm. Ce que je touche est jugé.

— Et moi je suis la mémoire de Skjoldheim. Ce que je défends est vivant.

Le choc fut titanesque.

Leurs épées s'entrechoquèrent, la magie des runes de Helm contre la volonté brute de l'acier norse. Harold, affaibli, tenait bon. Il frappait avec la rage d'un homme qui ne se relève pas. Chaque coup était une cloche de guerre. Chaque parade, une sentence.

Valmor trancha son flanc. Harold rugit, planta sa lame dans l'épaule du paladin. Du sang éclata sur les murs. Le commandant grimaça, recula, puis attaqua à deux mains. Harold fut repoussé contre une colonne, mais esquiva de justesse le coup fatal.

Il roula, se releva, frappa à la hanche. Valmor hurla, recula.

— Tu saignes, prêtre de guerre, cracha Harold.

— Et toi, tu meurs debout, répondit Valmor, impressionné malgré lui.

Ils se tournèrent autour.

Puis Harold vit le mouvement. Un paladin contournait les marches, visant la porte encore entrouverte.

Il hurla.

Bondit.

Il se jeta contre lui, empala le paladin contre le mur, et se retourna, trop tard.

Valmor était déjà sur lui.

La lame sacrée fendit l'air.

Elle entra dans le ventre du jarl.

Mais Harold ne tomba pas.

Il planta ses yeux dans ceux de Valmor.

Et, d'un dernier geste, il leva son épée et la posa doucement contre la gorge du paladin. Pas pour le tuer. Pour lui montrer.

Un avertissement.

— Tu ne nous as pas purifiés, Valmor. Tu nous as gravés.

Puis il s'écroula.

Derrière lui, un grondement sourd.

La rune s'éteignait.

Valmor, le bras sanglant, se releva lentement. Il regarda les corps. Puis le cadavre de Harold.

Il ne dit rien.

Mais il ne l'oublia jamais.

Les paladins pénétrèrent dans la crypte, leur pas résonnant sur les pierres anciennes. Valmor, suivi de deux clercs en robe d'argent, s'avança jusqu'au mur où s'était ouverte la porte vers Hildegarde. Mais à présent, il n'y avait là qu'un mur nu, lisse, sans trace ni faille, comme si rien n'avait jamais existé.

— Là... Ici, gronda Valmor. Il y avait une arche. Une lumière.

Il posa sa main contre la roche. Rien. Pas même la moindre vibration.

Les clercs se mirent à psalmodier. L'un d'eux invoqua un sort de révélation, un autre, une prière de dévoilement. Les runes censées réagir aux forces sacrées restèrent muettes. Le mur demeura sourd, inerte, parfait.

L'un des paladins, furieux, frappa de son marteau. Une gerbe d'étincelles, et rien d'autre.

— C'est une illusion, peut-être ? proposa un jeune officier, plus par désespoir que par conviction.

Mais les mages hochèrent la tête, l'un après l'autre.

— Ce n'est pas une barrière. Ce n'est pas un verrou, dit l'un d'eux. C'est... une absence. Comme si le passage avait été effacé du tissu même du monde.

Valmor recula d'un pas. Il regarda les lieux, et ses traits se durcirent. Puis, d'un ton plat :

— Ils ont fermé la porte non seulement avec de la pierre, mais avec leur foi. Leur pacte. Ce n'est pas un sceau. C'est une fin.

Un silence écrasa les lieux.

— Alors nous avons échoué, souffla un clerc.

Valmor serra les dents. Il jeta un dernier regard au cadavre du jarl, figé dans une posture droite, la main toujours crispée sur la garde de son épée.

— Non. Nous avons purifié ce qui devait l'être. Mais ce sanctuaire leur appartient encore. Pour un temps.

Il fit volte-face.

— Rien ici n'est à nous. Qu'on referme la crypte. Et qu'on parte.

Personne ne protesta. Aucun ne pria. Et aucun ne tenta rien d'autre.

Car même les plus fanatiques comprirent ce jour-là que certaines portes ne sont pas fermées pour être rouvertes.

Elles sont closes pour protéger le monde.

*

Dans les jours qui suivirent la chute de Skjoldheim, Verthal et Brunhilde fuirent vers les hauteurs, traînant dans leur sillage les cendres d'un monde effondré. Blessés, exténués, ils passèrent les cols glacés, franchirent les crêtes interdites, et plongèrent dans les ombres mouvantes des High Forests. La forêt les reconnut, les toléra, mais ne les protégea pas. Valmor ne les avait pas oubliés. Dès la première semaine, des traqueurs furent envoyés. Des prêtres, des mercenaires, même des bêtes asservies à la cause du Heaume Aveugle. Le nom de la volva était désormais lié au cataclysme d'Yggdrasil. Et son sang était jugé maudit par ceux qui ne comprenaient rien à ce qu'elle avait sauvé et qui voulaient éradiquer toute mémoire païenne.

Verthal, traqué, dut renoncer à son arc pour devenir une ombre parmi les arbres. Ils vécurent d'abris précaires et de pistes effacées, dormant sous les racines, mangeant des mousses et des lichens. Chaque lumière de feu, craquement de branche devenait menace. Mais au fil des années, les nouvelles de leur passage se firent plus rares. D'autres guerres s'élevèrent, d'autres ennemis attirèrent la ferveur de Helm. La traque de Valmor, bien que tenace, finit par s'essouffler. D'abord espacée, puis silencieuse, jusqu'à ce qu'un jour, aucun bruit ne vienne plus de l'ouest.

Et dans ce répit relatif, Brunhilde mit au monde un fils, Xavenas, dans une clairière cachée sous un entrelacs d'ifs et de bruyères. Mi-homme, mi-elfe, ses yeux portaient déjà la lumière de l'ancien monde. Quelques années plus tard, ce fût au tour de la petite Ingrid de pointer le bout de son nez. A elle, elle lui transmit les runes, les prières, les silences. Verthal veilla autant qu'il le put, jusqu'au soir où il comprit que ses pas n'étaient plus faits pour fuir. Il conduisit les derniers poursuivants vers un col sans retour, offrant sa vie pour leur liberté. On ne retrouva de lui que trois plumes elfiques, accrochées à un pin dénudé.

Brunhilde, brisée mais debout, reprit la route avec son fils et sa fille. Elle savait désormais que sa mission n'était plus de protéger un arbre, un village, ou même un nom. C'était de transmettre. Et tant qu'un seul cœur se souvenait... Skjoldheim vivait encore.

*

À plusieurs lieues de là, un jeune paladin guidait deux enfants dans le silence du matin.

Bjork somnolait sur l'épaule d'Aedric, épuisé, les poings encore fermés comme s'il tenait encore une arme invisible. Axerling, emmaillotté contre sa poitrine, dormait paisiblement, inconscient du monde qu'il avait perdu avant même d'y comprendre sa place.

Devant eux s'étendait un sentier de pierre, bordé d'herbes gelées, menant au monastère d'Illmater. Là, au sommet d'une colline, les moines attendaient, en silence, les bras ouverts mais les regards graves.

— Celui-ci, dit Aedric en désignant Bjork, ne prendra pas l'épée. Il a vu trop de sang. Il doit apprendre à soigner ce que d'autres ont détruit. À réparer les choses que les hommes brisent.

— Et l'autre ? demanda l'un des moines, en tendant les bras vers Axerling.

— L'autre portera la lumière. Un jour. Mais il devra apprendre à ne pas en être aveuglé.

Il tendit Bjork au frère abbé, lui souffla un mot à l'oreille. Un nom. Une prière.

Puis, avec une lente tendresse, il embrassa le front du nourrisson, serra brièvement les doigts du garçon plus âgé, et reprit la route, son tabard maculé de suie, son épée couverte de poussière, mais sa foi un peu plus juste.

Et loin, bien plus loin, sur une branche noire dressée dans un ciel sans étoiles, un corbeau ouvrit les ailes.

Aegia, l'œil tourné vers l'avenir, veillait.

Les enfants étaient dispersés : une volva errante, un futur marin, deux frères à l'avenir incertain qu'on tenterait de briser sous le poids de l'esclavagisme, une servante marquée, un moine en devenir, un paladin à naître.

L'arbre était tombé, mais ses graines, elles, s'étaient envolées.

Et quelque part, dans l'ombre des forêts ou la lumière des temples, Skjoldheim respirait encore.